

Tout ce qui coule

Anne Dejardin

Copyright © 2012 Anne Dejardin

Tous droits réservés.

ISBN :
anne.dejardin@free.fr

À ma fille

TABLE DES MATIÈRES

1	Arriver	3
2	Qui, elle ?	4
3	Quelque part, c'est où ?	6
4	Elle, la narratrice	9
5	Elle, l'autre	11
6	Le sac de bonbons	13
7	Le rêve et à la suite séparations, abandons et douleurs	16
8	Marie-Jeanne part à la mer (Narratrice)	21
9	L'œuf depuis chacun de la famille Pirlot	23
10	L'œuf depuis l'auteure – Promenade au fort	29
11	Coudre à la machine Kaiser	36
12	Le moment juste avant l'inéluctable	48
14	Vivre en bord de mer, ce que cela change	49
15	Le mariage arrangé	53
16	L'inéluctable dans le récit dont on connaît tout	55
17	Prendre la place de celles qui racontent	59

TITRE DU LIVRE

18	Comment elle vient au monde, Marie-Jeanne	61
19	Les eaux qu'elle n'avait pas perdues, qui elle ?	62
20	Compagnonnage d'un livre et pourquoi celui-là	65
21	Marie-Jeanne enfermée, voyager avec les yeux	69
22	Dormir à la cave. L'état-major.	73
23	Remplacer les albums détruits	78
24	L'hémophilie, c'est quoi ?	81
25	Marie-Jeanne, était-elle hémophile ?	82
26	Toutes les places occupées par la machine à coudre	85
27	Ce n'est pas...	88
28	Ecrire comme on s'ébroue	89
29	Toutes les hontes	91
30	Et la peur aussi	104
31	L'amie appelée dans la nuit	105
32	Les vêtements qu'elle avait gardés trois jours	107
33	Vivre ensemble après ça	109
34	Comment ça finit pour la fille du docteur	111
35	Les voix s'éteignent en premier	117
36	Comment ça finit l'histoire du livre	120

TITRE DU LIVRE

NOTE DE L'AUTEURE

Ce texte a trouvé un passage grâce au cycle d'ateliers d'écriture en ligne de François Bon, intitulé *Faire un livre* (été 2021). Ce qui est présenté ici est un produit dont il est possible de suivre la constante évolution, une version remplaçant la précédente, selon un processus expérimental qu'il a conçu. Ce début de livre n'augure donc en rien sa forme ultime quoique... On s'en approche sans doute de plus en plus. Remerciements renouvelés à François Bon.

Elle arrive quelque part. Arriver et quelque chose dans son corps le porte, l'annonce. Elle est arrivée quelque part. Même si c'est momentanément. Même si c'est un endroit où la mort rôde. Juste en descendant du train en posant son sac à dos ou sa valise sur le quai, qu'elle sache où elle va ou pas. Un bref instant son corps l'affirme, elle arrive quelque part. Ce serait comme commencer un livre par la fin, dévoiler le pot aux roses. Il faut imaginer ce qui l'amène là, toute l'antériorité, parce qu'ici c'est fini, elle est arrivée, il n'y a plus qu'à écrire le mot fin, arriver quelque part est une fin en soi, fusse au paradis ou en enfer, ad patres. Mais avant qu'y a-t-il eu ?

Elle arrive quelque part. Le corps peut se relâcher, se détendre, parce qu'elle est arrivée. La pensée figée, le corps assis face au mur et les yeux entrouverts à fixer l'étiquette à code-barre, rectangle blanc au dos d'une chaise noire repliée contre le mur. L'étiquette se dédouble. Il y a maintenant deux chaises juxtaposées. Il faudrait les faire fusionner à nouveau, comme tout remettre en place. Mais quelque chose ne fonctionne pas. Reste en dehors de son contrôle. La pièce est un cube translucide aux parois teintées de mauve. Elle est assise au milieu. S'étonne de cette clarté violine. Blancs les murs à son arrivée. Elle vérifie mentalement qu'elle ne porte pas ses lunettes aux verres bleutés. Le corps dans un carcan. Une immobilité imposée à laquelle il va devoir consentir. Elle accroche la pensée à son souffle. Son squelette est son sarcophage. Quelqu'un a depuis longtemps rabattu le couvercle. La lumière reste violine et teinte tout le dedans du cube. Dans sa cage thoracique un

accordéon joue avec ses poumons, l'aide à respirer. Et c'est sans effort. Un peu comme prolonger la sensation d'elle arrivée quelque part.

Elle arrive quelque part. Elle, là, l'écriture, l'énergie, l'eau... Elle arrive à la mer, à l'océan, l'eau de la rivière. L'énergie entre leurs deux corps debout, est-elle aussi arrivée quelque part, à bon port comme suivre son cours. Et l'écriture alors ? Un flot ininterrompu comme un barrage qui cède. Le calme reviendra. Chaque chapitre, ou au moins un sur deux, parlerait d'eau depuis la première, celle qu'elle n'aurait pas perdue, comme refus de porter fœtus dans terre sèche, aride. Viendrait celle de la rivière, la plus importante des trois qui traversent le tout petit pays d'origine, qui sépare du lieu originel, la famille implantée sur une berge quand un des enfants irait la franchir pour oser planter sa maison de l'autre côté, en face et la Meuse creuserait toujours plus profond de jour en jour entre eux. Et dans les chapitres impairs, les fautes d'orthographe ou

les histoires qui ont été racontées avec les mêmes mots utilisés pour chacune qui fabriquent les mêmes images sous le label d'histoire vraie, mais qui resteront rushs à jamais, de ne pas savoir où les placer, dans quelle époque exactement, dans une chronologie rigoureuse, dans quel lieu précisément on pourrait peut-être le dire, mais ça ne suffit jamais à donner cohérence à l'ensemble, ça ne permet jamais l'intégration avec le corps à s'approprier des images comme flashes où toujours quelque chose cloche et on ne sait pas quoi.

Elle, ce personnage indéfini qui ne prend présence dans le texte que par la sensation dans le corps, de celle qui arrive quelque part d'abord, de celle arrivée comme sous hypnose. De celle qui écrit le livre ensuite et qui laisse remonter des bribes de sa vie, de ses origines, comme se laisser porter par le courant d'une rivière prenant sa source dans l'enfance.

Elle arrive quelque part. Quelque part, c'est la mer du Nord. C'est lieu d'arrivée par excellence. Au-delà la terre s'arrête. Le

terminus du train qui a traversé le pays et les rails butent contre le mur en béton. On peut prendre tout son temps pour descendre, rassembler les bagages, le sac du pique-nique avec les valises et la grande pelle rouge, vérifier qu'on n'a rien oublié, prendre l'enfant par la main, laisser passer la dame âgée, parce que c'est le tout dernier arrêt. L'air marin qu'on croyait avoir oublié, mais qui vous saute dessus dès le pied posé sur le marchepied et c'est comme se sentir accueilli. Elle arrive quelque part. À la côte. Elle arrive dans l'appartement que sa mère a loué. Ce n'est pas dans la villa habituelle, où chacun reprend ses habitudes, Miette dans la vaste cuisine impeccable avec la longue table où elle s'installe face à elle ou assise dans son dos pour lui dire de travailler plus vite, parce qu'une fois le ménage et la cuisine finies elles pourront toutes les deux partir sur la plage et jouer dans le sable. Le docteur partira au manège pour sa balade à cheval et maman ira jouer au bridge ou prendre le thé avec ses amies au Carlton. Mais les propriétaires sont restés injoignables et il a fallu chercher un autre endroit cette année. A cause

de l'odeur dès qu'elle est entrée, son corps a su que ce serait différent. Elle ne s'y habitue pas. C'est dans cet appartement-ci qu'elle s'approche de la fenêtre. Et c'est là que le drame a lieu. Pourquoi s'approche-t-elle de la fenêtre ? On est en temps de guerre. Brave-t-elle l'interdiction de la mère protectrice et vigilante ? Ou la mère a-t-elle un instant baissé la garde, occupée ailleurs, aux bagages à défaire, aux housses à retirer, un ballet minutieux dont on connaît la chorégraphie, il faut s'approprier les lieux, que le corps s'y sente chez lui le plus rapidement possible. C'est ce qu'on appelle arriver quelque part. A-t-elle voulu voir la mer ? L'appartement était-il « vue mer » ? Guettait-elle le retour du soleil ou les nuages que le vent marin mène à la baguette ici. Écrire l'histoire, c'est décider, trancher, effacer les questions, faire en sorte que ne restent que les réponses. Entendre l'histoire souvent, c'est toujours être submergée de questions qu'on ne peut pas poser et faire avec. Décider d'écrire cette histoire autrement que ce qui est admis. Décider d'écrire de cette histoire uniquement les questions qu'elle suscite. Écrire avec mon

corps envahi de sensations et dans ma tête une armée de questions à marcher au pas cadencé. Elle arrive quelque part, c'est une fin en soi, c'est débiter par une arrivée comme commencer un livre par la fin ou une histoire, c'est aussi poser d'emblée une affirmation, elle écrit et elle arrive quelque part.

Un personnage semble s'incarner dans le elle. Il s'agit d'une enfant qui accompagne sa mère à la côte belge. Elles arrivent toutes les deux dans un appartement qu'elles n'ont pas l'habitude d'occuper et c'est l'occasion de décrire leurs vacances d'avant et de présenter la famille. Le père est médecin. Miette est la servante qui ne les accompagne pas cette fois. L'auteure parle d'un drame qui aura lieu, mais à ce stade on n'en saura pas davantage. L'auteure s'interroge à propos de ce qu'elle ignore de l'histoire entendue et des informations qui lui manquent. Ecrire c'est trancher, explique-t-elle, comme prendre son parti des trous de l'histoire, mais l'écrire quand même.

Elle, elle sait. Tout. Ce qui va se passer et aussi ce qu'elles ont dans la tête, la mère comme l'enfant. Au moment où elle s'approche de la

fenêtre. Elle est la « sans question ». Celle qui peut répondre à l'autre pleine de doutes, qui avance dans le brouillard glaçant les bras en avant pour tâtonner, toucher depuis ses paumes offertes ce qui se présentera, faire barrage aussi, repousser ce qui est maléfique. Mais entre elles deux, la communication est impossible, elles évoluent dans des mondes qui n'ont pas d'intersection d'espace, de temps. Elle connaît la joie de l'enfant, éprouvée au-dedans, mais aussi à quoi elle ressemble, ce qu'on voit lorsqu'on la regarde, blanche et blonde et pâle. Effacée avant d'être née. La peur qu'on a mise en elle et comment on la lui a insufflée. La joie et l'excitation plus fortes que la peur à l'idée de ce départ à la mer du Nord, et c'est depuis son corps frêle qu'elle les ressent et comment elle sent - ou entend, elle ne sait - son cœur taper au-dedans et elle pense à la palpitation de l'oisillon affolé qu'elle avait un jour arraché au chat qui s'apprêtait à bondir. Et dans le doux entre ses paumes serrées un cœur qui tapait contre leur paroi, c'était la seule chose qui bougeait comme pour dire au milieu de tant d'immobilité figée de terreur je vis ! Un

sursis, un supplément de vie et c'était elle qui l'avait accordé, comme sa mère avait autorisé le départ pour la mer du Nord, malgré le mari absent, les difficultés d'un tel voyage en temps de guerre.

Elle connaît tout ce qui manque qui fait défaut. A l'autre. Il faudrait chercher des descriptions du paysage en temps de guerre à travers la Belgique, quand la première peut vous faire voir précisément le paysage qui défile depuis la vitre du train qui les emmène à la mer du Nord. Elle sait si les trains circulent en temps de guerre ou s'ils ont été supprimés. Elle connaît l'aspect de la gare de Knocke, cette ligne ferroviaire qui relie Bruges à la côte, mise en service en 1920 et prolongée depuis Heist par l'occupant lors de la guerre. La gare avait été endommagée au début de la seconde guerre mondiale et détruite en 1944. Elle oblige l'auteure à situer l'histoire un peu avant sa destruction. Elle connaît tous les détails de l'histoire, les pensées des personnages, elle est fidèle à la chronologie, ne goûte guère les flash

back, réproouve les originalités de l'auteure. Elle sait à quoi a pensé l'enfant, lorsque l'officier allemand est entré dans leur compartiment. Il propose son aide pour monter les valises dans le porte-bagage au-dessus de leurs places. La mère debout, entourée des deux valises que Miette a déposées là, pressée de redescendre, une peur panique que le train démarre avec elle à bord. Face à l'homme blond qui a gardé son képi, le corps de la mère se raidit instinctivement. L'enfant le sent. Le couple assis en face d'eux s'est tu. L'effroi tangible à travers leur silence et les yeux qui ne cillent plus. A guetter la suite. On attend la réponse à l'officier. Acceptera-t-elle ? Sa mère se décide rapidement et accepte et remercie ensuite. Elle était avant tout une femme pratique doublée d'une femme qui a reçu une certaine éducation. Il est naturel qu'on lui vienne en aide et elle sait remercier. Sans excès et d'un ton juste. Sans s'attarder ou modifier son comportement. Elle n'aura pas le geste de la petite fille du tram. L'enfant connaît sa mère. Elle n'avait rien d'une héroïne, on ne se refait pas. L'enfant repense à ce qu'avait raconté Miette, l'aventure

du tram dont avait été témoin la servante. Elle revenait de la ville en tram et il faut absolument que je raconte à Madame elle disait. Surexcitée, les joues plus rouges que d'habitude encore, ne prenant pas la peine de retirer son manteau, oubliant de vider le panier de victuailles qu'elle ramenait et qu'elle avait abandonné sur la table de la cuisine, elle avait cherché Madame dans toutes les pièces tel un jeune chien fou.

La voix narratrice omnisciente a maintenant pris possession du « elle » employé. Pour lui laisser la parole, l'auteure aura recours aux descriptions d'autres romans qui se passent à la même époque.

C'est elle qui racontera le sac de bonbons que l'enfant refuse, pas la fille du Docteur Pirlot, une autre et pas dans un train, dans un tram, celui qui circule en ville, la description de l'officier allemand, ce qu'il a dans la tête en faisant ce geste : présenter à l'enfant un sac de bonbons. Elle ne déplacera pas la scène, comme elle y avait pensé un temps, pour la situer dans le compartiment occupé par l'enfant du Dr Pirlot et sa mère. L'enfant à qui

il faudra aussi lui trouver un prénom, quand déjà le nom du docteur , il avait fallu le changer en Pirlot, parce que l'autre, le vrai, c'était Piette et qu'il était trop proche du prénom de Miette, la servante, un prénom qui avait pris puissance dans le récit et obligation maintenant de le laisser tel. La voix de la narratrice le connaîtrait, le prénom, puisqu'elle est omniscience, c'est bien le moment qu'elle serve à quelque chose, nous le dise à nous comment elle se prénomme, la fille du Dr Pirlot, pour clarifier l'histoire ou en faciliter la narration. Passer d'un coup à une narratrice omnisciente pour une description précise de la scène avec l'enfant qui refuse le bonbon proposé par l'officier allemand devant tout le tram bondé et son grand frère, au corps de colosse assis devant elle, à la fixer de ses yeux noirs que n'adoucissent alors ni la rondeur du visage ni la forme circulaire des lunettes en écaille, et le blocage de tout son corps figé dans l'incapacité à la protéger de la suite, sa toute petite sœur, et pourtant c'est bien son rôle, c'est pour cela qu'il l'accompagne ce matin et puis l'admiration qui remplacerait en lui et pour longtemps l'effroi

du dedans face à son audace et qu'une part de lui ne pourrait s'empêcher d'envier avant de le mettre sur le compte de son jeune âge et du fait qu'elle ne devait pas réaliser tout à fait le danger qu'elle encourait à vexer un officier allemand devant tous ces gens autour que la guerre venait de transformer en habitants d'un pays envahi et occupé par l'ennemi et le sentiment que partagerait bientôt le plus grand nombre, désapprouvant unanimement celui qui sortait du lot, osait tenir tête, provoquer, s'exposant aux représailles, mais surtout les exposant eux autour qui n'étaient pas responsables, qui n'avaient rien fait, pas désobéi aux règles de l'occupant dont on savait qu'il n'hésitait pas à rafler pour envoyer en Allemagne pour le travail obligatoire ou à fusiller en représailles et Marie-Jeanne, le prénom de la fille du docteur s'est imposé puisqu'il s'est écrit tout seul, Marie-Jeanne donc, qui rêvera la nuit de cette petite-fille téméraire dont elle fait une héroïne de roman. A entendre Miette raconter à sa mère ce qui s'était passé dans le tram, le courage de la petite qui avait refusé de prendre un bonbon et avait tourné la tête

dédaigneusement à même pas douze ans. Ce serait ainsi qu'elle se verrait, Marie-Jeanne, au moment de mourir. En héroïne comme celle-là du tram, qu'elle ne connaissait pas, d'une proximité qu'elle s'était construite avec elle, de l'histoire que Miette avait rapportée. La dernière image que son cerveau lui fabriquerait.

Le rêve de la nuit inspiré peut être par le livre que je lis en ce moment, celui de Cécile Wajsbrod, *Nevermore*, où est évoqué la disparition de l'amie, ou du moins le souvenir que je gardais de mon rêve depuis ce mal-être au réveil : elle était revenue ! Et avec elle l'espèce de plénitude joyeuse dans le corps et tout prenait présence, les détails de l'ameublement qu'elle me montrait – elle était de retour dans la maison qu'elle occupait avant et qui avait été vendue, visible depuis mon jardin en contrebas de l'autre côté de la rivière Le Lion et jeter mon regard par-delà à percer les arbres hauts je la voyais distinctement et pouvais contempler son absence matérialisée, la maison où elle ne vivait plus, mais là elle était

de retour à me montrer chaque pièce et dans les chambres les lits des enfants avec des matelas trop courts et au moins vingt centimètres de sommier apparents à leur pied, au dehors les mauvaises herbes poussées hautes dans le jardin, mais le propriétaire intermédiaire avait néanmoins trouvé une solution à ce problème récurrent disait-elle l'eau de pluie des averses qui inondaient le seuil de la maison, tu te souviens, oui, je me souvenais de tout et tandis qu'elle parlait, elle si belle si blonde presque éthérée, ne ressemblant en rien à la personne réelle, s'activait et moi à l'écoute en la suivant de pièce en pièce avec une phrase unique qui emplissait mon corps : elle est revenue. Mais tout se gâtait. Elle avait avec elle une amie et à deux elles disparaissaient me laissant seule avec le mari, bien gentil, il est vrai. Je les entendais rire, les voyais s'enlacer et c'était comme être en exil depuis mon propre corps déserté. J'avais à nouveau l'ancien mari de ma vie hors du rêve et tout ce que j'avais cru sans plus aucune importance redevenait pesant. J'apprenais qu'elle ne restait que trois jours, alors d'un coup l'exil sonnait comme

définitif. Son mari m'avait pourtant parlé des frais qu'il allait engager pour remettre la grande maison au goût du jour. J'ai pensé à ces sensations intempestives et exacerbées dont j'essayais de me débarrasser avec l'autohypnose et qui semblaient donc redoubler de roublardise pour continuer à occuper le terrain. Utilisant le rêve, elles revenaient prendre possession de la place comme on assiège une ville de nuit et au réveil c'était trop tard pour se défendre, réagir. Elle était là, elle allait repartir. Dans le sentiment d'abandon qui me mordait les tripes au matin, j'ai repensé à tous ces abandons successifs et aucun n'apparaissait dans mon livre qui traite de l'abandon, qui en avait longuement porté le titre. J'ai pensé à en écrire un autre avec une énumération et juste quelques mots pour chacun trois lignes maximum comme les lieux de Perec. Ma galga adoptée et tous les sentiments que je lui prête depuis l'abandon originel, celui qui porte le socle ou devrais-je dire le gouffre de tous les autres jetés par-dessus les suivants dans le même puits comme chatons nouveau-nés dont on veut se débarrasser, celui de ma nourrice,

celui de ma cousine avec la bague de fiançailles, la mise au ban par ma propre famille dont les raisons me resteraient inconnues et me contenter si souvent de les imaginer, revoir les anciens de l'équipe municipale et c'était dans le même rêve d'ailleurs, après être allée les voir je devais énoncer le triste constat qu'ils ne reviendraient pas, partir et toujours faire promettre qu'on reviendra même si c'était pas si bien que ça, quitter un lieu de vacances, un ami, voir un train qui s'éloigne, une voiture, un chat écrasé, un oiseau dans la gueule du chat, une souris, une annonce de la SPA, le singe en cage frappé par son maître, Joey Star, un enfant qui pleure après sa mère, une maison à vider, jeter les objets à la déchetterie et être la seule à les entendre crier quand ils tombent dans le vrac de la benne en fer, enfer de ce qui prend image dans la tête et ce que ça mord au-dedans du ventre et chercher distraction, les livres qui parlent de séparation, quitter l'autre qui ne veut pas, rester ferme au moment du départ, les choses irrémédiables et lutter quand même, et s'il y avait eu quelque chose à tenter, comme lui dire qu'on l'aime, qu'on ne le fera plus, qu'on

regrette, qu'on ne voulait pas, promettre plus jamais, à jamais, pour toujours, plus fort que tout, confondre séparation et douleur, douleur et souffrance, la tête et le corps, partir et plus jamais, partir et séparation, partir et absence, ne plus voir et ne plus aimer, ne plus voir et être mort, les mots et la chose, l'image dans la tête et la réalité, l'image à l'écran et être triste, le vrai du faux, la douleur l'abandon

J'en ferais une vidéo Youtube avec ma voix lisant ce qui venait de s'écrire entre douleurs et abandons, longue énumération. Les dire, les uns à la suite des autres, les lire comme **chagrin à épuiser**, larmes à tarir.

Ce qu'apprend le rêve qui s'écrit de lui-même, comme entrer à un vernissage pour le buffet sans regarder les toiles au mur, c'est inévitable. Pour l'auteure, c'est même obligation d'acceptation. Elle connaît l'importance de laisser le rêve vivre sa vie, prendre place, occuper emplacement et temporalité, se poser. Là où il est, elle pourra l'examiner, le soupeser ou juste écrire à la suite et c'est toujours un texte qui lui montre la direction. Souvent il dévoile à l'auteure le sens de sa démarche.

Comme un livre qui commence par la fin, le roman se construit de même, on n'ignore pas que l'enfant mourra. C'est posé dès le début. Pour la suite, il faut laisser la parole à la narratrice, cette Madame je sais tout. La place aussi. Mais où ? Quand ? A quel moment ? De temps à autre ? En plein milieu ? Ici par exemple.

Marie-Jeanne avait insisté pour porter la pelle rouge voulait la porter elle-même la mère ne voulait pas ça va te fatiguer puis elle avait cédé la pelle plus lourde qu'elle le croyait elle avait fini par la traîner derrière elle comme le chariot à ramasser les fruits dans la prairie et ça faisait beaucoup de bruit un raclement régulier métal contre pierre et différent selon les pavés du trottoir et ceux du hall de la gare la mère s'en était agacé cela faisait beaucoup de bruit attirait le regard des gens autour avait voulu lui reprendre l'objet qui faisait se retourner les gens sur eux mais l'enfant avait serré les mains sur le manche de bois si fort et ses yeux clairs devenus presque noirs avec un air si déterminé dans le visage que la mère avait renoncé le train n'attendrait pas elle s'était contentée d'un dépêche-toi alors en lui reprenant la main la servante derrière poussait le chariot avec les

deux valises elles n'emportaient que le minimum la mère avait d'autres préoccupations puisqu'il lui fallait suivre les recommandations du mari et d'elle seule dépendait la suite désormais même si rejoindre la mer du Nord lui semblait un objectif bien périlleux qu'allait-elle trouver en arrivant là-bas comment être sûr surtout de dénicher de quoi se nourrir et nourrir la petite elle n'aurait pas ses habitudes et ne saurait comment se débrouiller sans Miette qui devait rester pour garder la grande maison du docteur ici, Miette qui excellait pour se procurer des produits qu'on ne pouvait plus dénicher qu'au marché noir et c'est bien ce qu'elle avait dit en pleurant, la petite servante, quand il avait fallu lui annoncer qu'on partait sans elle, que Madame n'y arriverait pas sans elle, que c'était une pitié d'imaginer la petiotte mourant de faim, parce que pour les questions pratiques, Madame, n'y entendait rien, qu'elle ne pourrait pas faire des queues interminables avec les tickets de ravitaillement et à qui s'adresser pour le marché noir, sûr qu'elle se ferait avoir, qu'elle payerait tout bien plus cher qu'elle, qui avait l'habitude de discuter les prix,

de vérifier le poids du pain ou des légumes ou du poisson, n'y verrait que du feu, le doigt de la marchande à rester appuyer pendant la pesée et ni vu ni connu, alors qu'à elle on ne la lui faisait pas, de tout ce qu'elle avait connu dans la vie, depuis la ferme où elle dormait avec les bêtes et que c'était encore ce qu'elle préférait les bêtes, parce que les humains c'est pas joli joli, à la laisser toute seule et l'abandonner comme une vieille chaussette. On avait bien tenté de la raisonner, on reviendrait vite, une affaire de quelques semaines, pour si peu de temps on pourrait se débrouiller sans elle et le Docteur ne serait pas loin, il fallait qu'elle se rassure et les laisse partir.

Jaune d'œuf. Jaune d'or et ça pourrait faire penser au soleil. L'ensemble glisse à gauche, à droite. Concave ou convexe ? Elle ne sait plus. Son percepteur le lui a appris il n'y a pas longtemps pourtant. Mais la physique ne semble pas intéresser son cerveau. Il s'absente aussitôt. Il suffit d'observer. C'est ce que répète le précepteur. Un petit amas translucide qui

semble plus solide que le blanc d'œuf que Miette a mis de côté pour les meringues, mais cet amas glaireux adhère au jaune et c'est comme retirer un cadre du mur et le clou viendrait avec. Il reste solidaire, ne veut pas s'en détacher. Il faudra l'avaler aussi... Elle le regarde comme pour l'apprivoiser, mais c'est toujours le contraire qui se produit. Observer, c'est retarder le moment de le porter à la bouche. Pourquoi aujourd'hui y a-t-il une tache marron ? Cet œuf-ci est-il pourri ? Hier il n'en avait pas. Parce que quoi ? Parce que le coq a pris la poule ? Miette explique de travers. Inutile d'insister, de lui demander s'il a ramené la poule ensuite, comment il s'y est pris pour percer la coquille qui semblait intacte, comment il a colmaté le trou qu'il avait fait en y mettant la tache marron. C'est la troisième fois qu'elle soulève le bol. Les lèvres touchent le bord et ses dents se ferment. Le bruit a fait se retourner Miette. Plus vite fait, plus vite tranquille, elle dit. Elle a un dicton pour toutes les circonstances de la vie.

L'œuf depuis Marie-Jeanne.

Le corps désolidarisé, figé. Immobile avant les spasmes. Ils partent de l'estomac. Haut le cœur. Du ventre vers le haut. Elle ne peut rien y faire. Attend que cela se produise. Le redoute et l'espère ou même pas. De quoi est-elle responsable ? Est-ce sa faute ? Elle ne le croit pas. Voudrait en être sûre. Devant elle comme tous les matins à jeun dans la cuisine ou dans la salle à manger, ce truc jaune comme un soleil venu narguer la pluie, dans le bol de faïence ou de porcelaine, c'est pareil, elle va devoir l'avaler. Elle le connaît par cœur, ses yeux à lui sortir de la tête, à tenter de l'amadouer, bombé comme repu, qui bouge tout d'une masse sans que sa forme n'en soit modifiée, mais dans sa bouche c'est autre chose, au moindre contact de sa dent, ça crève et lui emplit le palais comme une eau qui s'engouffre dans la bouche d'un noyé, finira jusqu'aux poumons, asphyxiera, étouffera, mais avant cela dans un réflexe de survie elle ouvrira la bouche, non ce n'est pas sa faute, ça vient de plus bas, et les éclats sur la nappe et ses vêtements et mêlés à sa bave, ça n'a plus rien de solaire, ces rayons

qui tachent, le corps n'en finit pas de tressauter pour autant, les cris de Maman, de Miette appelée en urgence.

L'œuf depuis Miette.

Ces deux petits trous qu'il faut faire dans la coquille, les doigts meurtris de sa mère qui lui montrent, des mains fortes et puissantes, Miette toujours à imaginer que la paroi fragile n'y résistera pas, attention à ne pas casser les œufs, c'est fragile et précieux, celui-là le garder pour Miette quand elle peut, comme on dérobe, un seul dans le panier, aspirer plus fort dit la mère, garder tout ce tiède dans la bouche, la langue comme petit poisson qui s'agite et frétille de bien-être dans ce liquide semi-solide, la langue comme nouveau-né emmaillotté, entouré, protégé, heureux, retarder le moment d'avaler, en plusieurs fois, ne va pas t'étouffer, la faim stoppée net, les crampes au ventre, Miette n'y pensera plus de trois jours, c'est ce qu'elle se dit à chaque fois. C'est à cet œuf-là qu'elle repense, celui dérobé par sa mère, bien avant qu'on ne l'emmène à l'hôpital, sans

comprendre ce qui arrive à l'enfant des patrons, et y penser longtemps comme longtemps il faut frotter les taches.

L'œuf depuis la femme du Dr Pirlot.

Le jaune d'œuf, un par jour et celui du jour, il a dit le docteur. Pour ramener des couleurs à cette enfant trop pâle. Dans le jaune le corps trouvera toutes les vitamines dont a besoin cette enfant. Il a voulu expliquer plus avant, mais Madame l'a interrompu, je crois que Miette a compris, vous allez l'embrouiller avec vos explications scientifiques comme vous nous embrouillez tous, Mon Ami. Et nous n'y comprenons goutte de toute façon. Tout ce qu'a besoin de savoir, cette pauvre fille, c'est qu'il faut servir à notre enfant un jaune d'œuf chaque matin.

L'œuf depuis le Dr Pirlot.

Le jaune d'œuf à toutes les sauces, le docteur en entend des vertes et des pas mûrs lorsqu'il

visite ses patients, depuis celui dans la bière un lendemain de beuverie qui soigne la gueule de bois, vous devriez essayer, Docteur, quand il serait si simple d'éviter l'alcool, l'œuf du jour et ses mille vertus ou dangers, c'est selon... Il sait lui que le jaune d'œuf est riche en vitamines, en contient la presque totalité, dont le fer utile pour lutter contre l'anémie, comme la viande rouge, et c'est scientifiquement prouvé, cela n'a rien d'un remède de bonne femme.

L'œuf dans le cerveau de Miette.

Alors Miette obéit. Il faut obéir à Madame. Ne pas la contrarier. Elle sait ce qu'il est bon de faire. En toute occasion. Miette retient ce qu'il est bon de faire. Il faut s'occuper de l'enfant, lui donner un jaune d'œuf tous les matins, et frotter les taches ensuite. Frotter à l'huile de coude. Quand l'enfant déjeune à la cuisine, elle mélange le jaune dans la purée de pommes de terre et on n'en parle plus. Il faut obéir à Madame. Et l'enfant est tranquille. Et à Miette ça lui fait moins de travail. La purée, ça passe tout seul, parfois elle y cache aussi la viande

coupée en tous petits morceaux. (Continuer sur la purée) Il arrive mais c'est rare, c'est vraiment exceptionnel, parce qu'il faut obéir à Madame. Miette veut obéir à Madame. Ne pas être renvoyée. Il ne faut pas être renvoyée. Une bonne place, c'est difficile à trouver. Une fois renvoyée, plus personne ne vous prendra. D'un geste si brusque qu'elle entend le bruit de sa dent contre la faïence et d'un coup elle avale. Elle n'a rien senti, rien goûté, pas profité, surtout pas, elle a juste supprimé le problème. Eviter le supplice à l'enfant. Son attente interminable devant le bol. Les hauts le cœur et le reste. Pas pris du plaisir, ça non. Avalé trop vite. Pas désobéi à Madame. Ce n'est pas l'œuf d'avant. Celui d'avant. Maman. L'œuf dérobé. La chance. Maman. Y croire. Maman. Ses ailes. La faim au ventre se tait. Le vide rempli de maman. Tout ce qui crie et crampe au-dedans se tait. Une nourriture qui tient au ventre. La voix de Maman.

La voix narratrice sait tout depuis le corps de chacun, à propos d'un même aliment de base,

l'œuf par exemple, pris au hasard, elle sait quoi en dire pour chacun des membres de la famille. Mais à écrire à propos de l'œuf à la longue se forment dans la tête de l'auteure des images de plus en plus précises, avec des interruptions qui la harcellent, l'œuf de ton enfance à toi, tu ne le juges pas tout aussi important, tu n'as pas envie d'interrompre la voix narratrice, de la réduire au silence, d'écouter plutôt la tienne ? Tu lui laisseras la parole plus tard. Tout à la fin, il sera encore temps. Lorsque tout le monde saura tout ou presque. Alors bon, on lui laissera la parole.

L'œuf depuis les souvenirs de l'auteure. [L'exode des belges en mai et juin 1940 \(histoire-en-questions.fr\)](http://histoire-en-questions.fr)

En temps de guerre aussi. Du même village que vient de quitter la femme du Dr Pirlot et sa fille, Marie-Jeanne. Ici la guerre est presque finie. Les Américains sont arrivés. Ils sont dans le village. A cause de la proximité du fort, les bombardements du village ont été très importants. Le fort avait tenu longtemps, puis avait fini par se rendre. Le fort de Flémalle... L'enfant voudrait savoir à quoi il ressemble.

Aucune image dans la tête de l'adulte. Y est-elle seulement allée ? Était-ce là qu'elles se rendaient toutes les deux, sa petite main dans la main de sa grand-mère qu'elle voyait rarement ou souvent, mais pas longtemps, pas comme chez son autre grand-mère où elle dormait chaque fois que son père l'y autorisait, qu'elle osait le demander, et alors jouer tant et tant avec sa cousine... Mais chez cette grand-mère-là, elle est seule. Elles sont seules et elles descendent la rue Victor Mottard, et c'est étrange tout de même que son père soit né dans une rue qui porte le nom du père de sa future femme, son autre grand-père avec juste le prénom qui diffère, mais non, ce Monsieur Mottard-là, on ne le connaît pas, on n'est pas parent avec. La rue Victor Mottard est longue, la balade ennuyeuse, les maisons de part et d'autre s'arrêtent vite et il n'y a plus rien à observer. La rue est en pente forte. Elle pense qu'il faudra la remonter et qu'il fait déjà chaud, regrette d'avoir accepté la promenade. Mais n'est-ce pas de sa faute ? Qui voulait à tout prix voir le fort de Flémalle ? Qui avait insisté malgré la réponse de sa grand-mère, on n'en

voyait plus rien ou presque, il avait été détruit à cause des bombardements pendant la guerre. Cette grand-mère-ci ne parle pas beaucoup, ne raconte pas comme l'autre qui est institutrice qui raconte l'exode une fois la guerre déclarée, l'arrivée dans une ferme en France et les quatre enfants à l'arrière de la traction qu'il avait fallu cacher et ça avait été dans la grange sous le foin et comment à grands coups de fourche elle avait été vite retrouvée et réquisitionnée par les Allemands et ils avaient dû continuer à pieds à moins qu'ils aient décidé de rentrer et alors le petit dernier qui traînait la jambe tout le long du trajet et ce qu'on lui avait confié à porter, il fallait que ce soit léger, alors ma grand-mère lui avait mis dans les bras le rouleau en carton rigide contenant les diplômes, le sien et celui de son mari, au cas où il aurait fallu travailler en France, avait-elle pensé, il fallait les emporter, surtout si la guerre s'éternisait, et elle racontait comment du rouleau pas fermé aux extrémités les diplômes n'en finissaient pas de glisser. Mais cette grand-mère-ci parlait peu, ne racontait pas, ou alors juste quelques mots à propos de cette fuite de tous ceux du village qui

pouvaient partir, et tous sur les routes, quand pour l'une c'est en voiture, la première traction du village, alors que l'autre c'est forcément à pied. De cela elle ne parlait pas, à part ces quelques mots à propos du retour, après que le roi a capitulé. Retrouver la maison et elle n'a pas été pillée, quand tant d'autres devaient l'avoir été, c'est ce qu'en déduit l'enfant, depuis la peur dans la voix encore présente après toutes ses années, de ce qui se racontaient alors sur l'arrivée annoncée des soldats allemands, (documentation sur ce qui se colportait) la rumeur qui enflait, la terreur qui s'en suivrait pour jeter les gens dehors laissant leur maison à partir sur les routes avec des femmes enceintes, des nouveau-nés, des vieillards, la grand-mère a dans la voix grande conviction, c'est sûrement pour cette raison-là, qu'on a retrouvé la maison intact, ils n'y avaient pas touché, à cause d'elle, de la machine à coudre qui a gardé place d'honneur qu'elle avait toujours eue, trônant dans la pièce du milieu, celle où on vivait, après celle avec la porte d'entrée, qui est celle où on ne s'assied pas malgré la table et les six chaises en marqueterie

construite pas le grand-père mort bien disposées tout autour, et avant d'aller vers la petite cuisine, on est dans la pièce du milieu, c'est ainsi qu'on le nomme, une fois qu'on a traversé la belle pièce. La machine à coudre une fois dans la pièce du milieu, c'est elle qu'ils ont dû voir en premier. En passant la porte vers la pièce du milieu, elle était là face à eux, avec sur elle écrit en lettres dorées d'une écriture gonflée de fioritures et arabesques, tranchant sur le bois vernis du coffret protégeant la machine à coudre : Kayser. Et l'enfant toujours à se demander si ça s'écrit bien comme ça, Kaiser en allemand.¹ Heile Hitler et Keiser, les

¹ Rentré des États-Unis en Allemagne, Johann Kayser en 1882 met au point la première machine à coudre qui effectue le point zig-zag. Écrire à ce propos, contre le fait d'avoir posé à la déchetterie la machine qu'avait utilisé ma grand-mère pour confectionner tant d'habits jusqu'aux costumes de mon père pour qu'il soit bien habillé pour aller à l'université. Ceux-là mêmes dont la mère raconterait à l'enfant qu'ils trahissaient son milieu d'origine, parce que la vraie élégance c'est de s'habiller en fonction des circonstances, elle dirait, comme faute de goût, s'habiller de blanc lorsqu'il pleut, ce que j'en retiendrais, moi qui enfant sortait du placard ma jolie robe bain de soleil en plein hiver parce qu'un rayon de soleil maigrichon venait de percer le ciel gris, ce qui s'inscrit dans un corps d'enfant à même la peau ou imprimer profondément dans les os du squelette les incohérences d'une éducation ou être issu chair de la chair d'un couple

deux mots d'allemand qu'elle comprend sans savoir les écrire. Le trottoir avec ses grands pavés réguliers de forme carrée, lisses et réguliers sur ce tronçon destiné à rejoindre la ville de Flémalle dans le bas jouxtant la Meuse mais bien plus importante et dans cette partie sans maisons construites encore mais qui se comblerait rapidement les trottoirs déjà larges et beaux à anticiper la suite et marcher à deux dans la chaleur de l'été, sûrement les vacances scolaires, et pour passer le temps de la journée il avait dû me venir l'idée pour le tuer le temps d'aller voir le fort de Flémalle et j'avais dû insister, ma grand-mère ne supportant pas la chaleur et ne sortant jamais sans s'être repoudrée, habillée très correctement avec des chaussures à talons qui claquaient à chaque fois qu'elle posait le pied et pour descendre et pour remonter cela ne devait pas être partie de plaisir une si longue balade mais elle avait accepté, elle acceptait toujours, il fallait juste beaucoup insister, et c'était long et il faisait chaud et les

mixte. Ecrire ce serait vaine tentative de recoudre ensemble deux pièces de tissu d'une parfaite couture qui ne se verrait pas, et même au doigt indécidable elle serait, avec le talent de couturière de ma grand-mère.

deux côtés du trottoirs en plein soleil à cause des terrains vacants qui deviendraient un jour terrain à bâtir, mais pour l'instant couverts de mauvaises herbes et pas d'arbres, et pas d'ombre protectrice nulle part, tout cela à cause de l'anecdote qu'elle m'avait racontée, et c'est sur cette route vers le fort de Flémalle que je l'avais imaginée pour le chewing gum qu'elle était allée demander et avait obtenu, deux œufs pour un chewing gum il avait fallu, tu ne sais pas ce que ça valait deux œufs juste à la fin de la guerre, mais pour son fils pas quinze ans, elle avait accepté, il en avait tellement envie, et avait osé aller trouver les Américains pour obtenir juste un chewing gum pour son fils en échange de deux œufs. Et toujours c'est ici que je la voyais, ma grand-mère, descendant cette rue pour se rendre je ne savais trop où, mais jusqu'au fort de Flémalle pour pratiquer le troc, ce truc dont je venais d'apprendre la signification à mon entrée en sixième.

0 Rien, les tranchées dans le sable de la mer du Nord, c'est avec son cousin et ses soldats en

plastique. Il veut bien que je joue avec lui. D'abord il faut préserver les constructions et les hommes de l'ensevelissement menaçant et c'est du tranchant de la main écarter le sable fin, le repousser loin, pour dégager le plus humide du dessous qui se laissera modeler. Les soldats marron clair me font envie, leur grand nombre surtout. Il a la même série avec des cow-boys et des indiens. Il a le droit de jouer à la guerre, lui, parce que c'est un garçon. Presqu'identiques jetés en vrac dans une ancienne boîte en métal de biscuits, ils ne diffèrent que par leur position, agenouillés souvent, je m'en souviens, avec une carabine en joug. Les disposer dans le château-fort qu'il a construit sommairement, pour arriver à ce qui constitue le principal du jeu : avec une bille qui représente un obus dégommer un des soldats du camp adverse. Le bruit qu'on fait avec la bouche pour imiter le tir au moment où on envoie la bille. Parfois on triche et c'est d'une chiquenaude du doigt qu'on renverse le soldat. Certains ne rentreront pas à la maison, ils ne se relèveront pas, recouverts de sable fin d'un pied qui n'aurait pas pris garde à lui, mais on ne

le remarquera pas tant ils sont nombreux. Du moins au début des vacances. Quand je ne suis pas là, il joue à tour de rôle pour les deux camps. Il peut faire gagner qui il veut, parce qu'il n'a pas de frère et sœurs. Les petits soldats de plastique, on peut les peindre aussi. 1 Ce qui reste à écrire en dehors des pas de ces deux personnes grand-mère et petite-fille vers ce qu'il en restait marcher vers ce qui n'existe plus dans la chaleur d'un après-midi d'été 2 Fort de Flémalle. Deux consonnes sur lesquelles la voix bute comme un rempart, une forteresse construite dans l'idée qu'on ne laissera pas passer, ou juste le souffle... Flémalle Haute et dans le parler liégeois pour le « h » aspiré, il faudra inspirer, gonfler ses poumons, reprendre son souffle avant de prononcer « Haute » comme asseoir sa position. 3 Il serait construit de briques. Est-ce possible, des briques contre les obus pour leur résister ? 4 La forteresse assiégée et mourir d'être trop protégé, mis à l'abri, et cette mise à l'abri hors du monde sera finalement pourvoyeuse de mort. 5 Des meurtrières, percées du jour dans l'obscurité humide comme perce le froid la

robe légère et donne à la peau de ses bras chair de poule. 6 Assiégés, ils attendent des renforts qui toujours tardent. Les vivres viennent à manquer et les cadavres s'amoncellent mais ça meurt tout autour du héros mais lui jamais ou alors tout à la fin après son acte de bravoure, il meurt en héros et le générique de fin en lettres blanches sur le noir les lignes défilent et disparaissent du bas vers le haut comme montées au ciel ou évaporation. 7 Il grave sur le mur avec sa cuillère et le frottement contre le plâtre est usant comme sont audibles les engueulades de Joseph qui n'en peut plus de ce couinement il dit que ça lui fait grincer les dents et lui donne des frissons dans le corps mais c'est plus fort que lui il en a besoin son corps réclame ce mouvement répétitif pour calmer la tension au-dedans il écrit le prénom de Marie-Yvonne et le sien collé tout à côté et il n'y peut rien si c'est long à cause du prénom composé. Marcel, lui, c'est écrire qui le calme et ça gratte moins fort son crayon sur le papier que sa cuillère sur le mur et qui les lira l'un et l'autre il se pose souvent la question viendra-t-on en excursion avec des classes de gamins pour leur

montrer les couloirs souterrains et là où ils se sont tenus, ont tenu x jours il pense à ce x inconnu qu'on connaîtra bientôt son montant exact il sait qu'on va se rendre ça ne saurait tarder il a entendu les chefs parler quand ils les croyaient endormis ils attendent seulement un ordre, de plus haut, de l'état-major. 8 Le monde extérieur et s'en protéger avec remparts imaginaires et pour sa maison, c'était un mot de passe. Qu'elle avait inventé comme filtrer ce que l'on laisse pénétrer en soi du monde extérieur avec son aspect menaçant et il était inculqué tôt peut-être même avant la naissance quand parfois le danger n'est pas où on l'imagine mais niché à l'intérieur. Pourtant le regard inquiet, c'est toujours vers l'extérieur qu'on le dirige, vers le dehors, et c'est transmission de mère en fille. Le mot de passe inventé avec les enfants des fois qu'ils rentreraient tard et dehors il ferait nuit noire et ce serait difficile de les reconnaître depuis juste leur visage emmitouflé dans les habits d'hiver et ils devraient alors donner le mot de passe en signe d'appartenance pour pouvoir entrer et celui qu'elle avait choisi, la mère, c'était *pomme*

pourrie et ça n'avait alerté personne. 9 Est-ce que la peau a gardé sensation du corps chauffé par le soleil de juillet brusquement plongé dans le glacé comme éteindre d'un coup soleil et lumière et entrer dans une chambre froide ? Pourquoi ce qu'affirme la grand-mère avait-il gardé plus de poids, remplacé la mémoire du choc thermique dans le corps par cet effacement ? à cause des mots qu'elle avait prononcés à propos du Fort de Flémalle, il n'en reste rien ou bien tu ne verras rien, alors c'est ce qui s'était imprimé : rien. Les livres vont et viennent. Ils sont à vue puis disparaissent. Le rangement les a effacés, transportés et abandonnés n'importe où pour faire de la place et dégager la table basse pour les invités. On ne les reverra plus. D'autres les remplaceront. ça tient à peu de chose comme une eau qui coule insaisissable hors de portée. Trop vite ils ont une vie propre, ainsi les souvenirs, les perceptions que le corps a préservées, ceux d'une vie passée, d'une expérience vécue. Le Fort de Flémalle est resté intact sur Wikipédia. C'est ce qui est écrit. 10 TRIPADVISOR / Le fort de Flémalle est un des 12 forts composant

la position fortifiée de Liège à la fin du XIX^e siècle en Belgique. Il fut construit entre 1888 et 1892 selon les plans du général Brialmont. Contrairement aux forts français construits durant la même période par Raymond Séré de Rivières, il fut entièrement construit avec du béton non renforcé, nouveau matériau pour l'époque, plutôt qu'en maçonnerie. Le fort fut lourdement bombardé lors de la Première Guerre mondiale durant la bataille de Liège ainsi qu'au début de la Seconde Guerre mondiale. Il a été préservé et est devenu un musée. 11 Wikipedia / Les forts des Positions Fortifiées de Liège et de Namur répondent à la conception « polygonale » de la fortification défendue par Henri-Alexis Brialmont (1821-1903). Ces deux positions sont constituées d'une ceinture de forts isolés, éloignés de quelques kilomètres du centre urbain afin de soustraire ce dernier et sa population aux bombardements. Les forts sont équidistants entre eux, en moyenne de quatre à cinq kilomètres, afin de leur permettre de s'épauler mutuellement en cas d'attaque. Ces forts ne sont pas conçus pour combattre isolément, ce

qui leur sera pourtant imposé. Ils ont une architecture assez standardisée qui se traduit par la forme généralement triangulaire de leur fossé périphérique et le regroupement dans un massif central, de forme relativement réduite, de l'artillerie principale. La forme triangulaire (la base du triangle étant orientée vers la ville) et le glacis de terre, qui protège la structure semi-enterrée des forts, offrent une certaine protection contre les bombardements venant de l'extérieur du périmètre défendu. Modernes lors de leur construction, ces forts sont construits en béton non armé. Les bétonnages ont été calculés pour résister aux obus d'un calibre de 21 cm. Ce calibre avait été pris en considération car à la fin du XIX^e siècle, il correspondait au plus puissant calibre dont la pièce était encore compatible avec le transport hippomobile. La modernité des forts « Brialmont » réside aussi en partie dans le fait que toute leur artillerie est sous cuirassement. Le point faible de la conception est le regroupement des locaux de vie et de service dans le fossé de gorge moins protégé, surtout d'une attaque venant de l'intérieur du périmètre

défendu. Or celui-ci est de l'ordre de 50 km à Liège et de 40 km à Namur. Ce développement dépasse quelque peu les moyens de l'armée belge. L'effectif initialement affecté à la défense de ces positions n'est que de 15.000 hommes, ce qui est largement insuffisant pour défendre honorablement les intervalles entre les forts. Le Roi Albert Ier décidera cependant de conserver sur place les Divisions d'Armée qui y sont mobilisées, la 3e DA à Liège et la 4e DA à Namur, ce qui portera l'effectif de la défense de chacune de ces deux positions fortifiées à près de 40.000 hommes. A la notable exception du fort d'Eben-Emael, les Allemands avaient décidé, en mai 1940, de contourner les principales fortifications belges et françaises, rappelant ainsi à nos états-majors endormis une autre fonction de la fortification permanente : celle d'imposer à l'adversaire un autre itinéraire plutôt que de lui barrer la route ! En 1914, par leur résistance et surtout par certaines actions annexes liées à celle-ci, les Positions Fortifiées de Liège et de Namur ont contribué à l'échec du plan Schlieffen. En 1940, par leur seule existence, la fortification

permanente a incité le IIIe Reich a adopté un plan d'opération encore plus audacieux, passé à la postérité sous le nom de plan Manstein, qui entraîna, pour la Belgique, la France et la Grande-Bretagne, une des plus grandes défaites militaires de tous les temps. 12 Pas de brique mais du béton et il n'est pas armé. Un trou presque sous terre et c'est ce rectangle-là que voit la petite fille et ce qu'elle en retient, c'est rien. A cause des mots qu'avait eus sa grand-mère, *il ne reste rien* ou bien *tu ne verras rien* et ne pas porter ses pas au-delà de ce rectangle noir qui se relève être un passage au fur et à mesure qu'elles approchent, à cause de ce qu'on lui dit, à l'instant où elle avance, éboulements, danger et n'y va pas. Alors rien, c'est tout ce qu'elle retient. 13 *Ils avaient tenu, ils s'étaient rendus, le fort s'est rendu, les bombardements violents sur le village* à cause de la proximité du fort, les sirènes et toujours se demander qui actionnait les sirènes et d'où venait leur son et buter contre ce qui aurait dû exister pour propager le bruit, des sortes de haut-parleurs placés en hauteur sur des poteaux dans les rues tout près des maisons, c'est ce qu'elle imaginait,

mais il n'en restait pas ou alors pas besoin de cela comme les sirènes de l'usine très loin de sa maison d'enfance qui était de l'autre côté de la Meuse et remonter sur le haut de Seraing il fallait, le son des sirènes qui de si loin qu'était l'usine trouvait le chemin jusque dans sa chambre d'enfant, enfonçant les portes pour y déposer l'image de lui ou lui inconnu qui est au travail qui *tourne les pauses* au rythme des sirènes dans la chaleur des hauts-fourneaux. Avec quels mots on écrit ? Quels mots comme paysage d'enfance ? Tout ce qui coule d'eux depuis le premier bain.

Kayser, le nom de son créateur, la première machine à utiliser le point zig zag. Il paraît qu'il s'agit du point le plus utilisé après le point droit ----- . Il sert pour les ourlets ou pour éviter que le tissu s'effiloche. Ces points que je ne savais faire qu'à la main, comme me l'avait appris ma grand-mère, quand elles de deux

générations avant savaient lancer de la main droite la roue reliée par une courroie au plateau en fer ajouré en dessous de la table et comment le pied se mettait en mouvement ou plutôt la cheville, le pied ne se déplaçant pas, et des deux mains qui étaient libérées par le pied qui avait pris le relais, pouvaient guider le tissu de part en d'autre du pied de biche qu'il avait fallu rabattre avec un petit crochet à l'arrière pour emprisonner l'ouvrage. Et la régularité fascinante du mouvement qui partait du bout du pied, comment il arriverait à ce défilé du tissu comme s'il se faisait avaler, c'est l'impression que j'en retirais, allez savoir pourquoi. La peur peut-être de cette aiguille qui semblait vivre une vie à elle, à trouer le tissu à intervalles régulier, piquer, piquer, piquer dans la proximité effrayante et constante des doigts de celle qui cousait. Et le bruit sourd comme un ronronnement d'un animal satisfait de cette régularité hypnotique. Ce mouvement de coordination parfait qui me resterait un mystère, quand depuis mon corps juste une cacophonie de mouvements désordonnés, quand Madeleine m'y avait initié. Penser à ce

que faisaient les mains et continuer à actionner la pédale sans surtout réfléchir, désolidariser le bas du corps et le haut, c'était pour celles d'avant jeu d'enfant. Et dans cette régularité des mouvements, penser à autre chose, elles pouvaient.

Laisser le livre s'écrire. L'auteure comme sous hypnose. Page après page. Sur le carnet ou sur l'ordi. Un peu ici, un peu là. Pas toujours le même qui parle. Quelques lignes d'une voix qui sait tout, quelques lignes de Miette, quelques lignes du docteur, quelques lignes de l'enfant, quelques lignes de l'auteure qui laisse son livre s'écrire. Hors de tout contrôle. Comme aller à vaux l'eau. Eau qui coule et penser d'abord à celle-là, une eau qui bouge, glisse, fuit, qui n'est jamais la même. Le bouchon orange fluo qu'elle emporte entraînant le regard, de la main retenir la ligne un peu par un fil transparent, invisible, finir par le sortir de là pour le rejeter en amont précisément à l'endroit d'où il vient et ce sera pour lui recommencer le même parcours. Court l'eau, obligatoirement. C'est

de cette eau là que je viens. Sinon eau immobile, stagnante, enlisant la pensée, comme pourriture marasme miasmes puanteur fonds invisibles monstres tapis dans la vase, emprisonnant l'élan, le mouvement, comme on épuise le poisson ferré, étouffant le pas sauf à tout lui laisser. Entre les deux, il y a bien l'eau à marées, à vagues comme va-et-vient limité du pendule de l'horloge et de tant de répétitions dans la latitude étroite du mouvement, vague après vague, parfois elle éructe, tempête, déborde, effondre comme on se venge. Appréhender l'eau. Après les yeux, il faudrait y aller depuis la peau depuis la bouche, la laisser mouiller emplir la bouche ou depuis le corps avec le principe d'Archimède et le lui confier comme on se déleste. Lui abandonner le pas gagné et tous ceux d'avant. À l'eau comme on se jette.

Qui coule. L'eau. Comme pêcher avec le père, les histoires de la mère, de là où elle est, elle ne pourra plus répondre aux questions, y aurait-elle répondu, toujours les mêmes phrases, les

mêmes trous, et dans la tête de l'enfant que j'étais les mêmes questions sans réponse qu'aujourd'hui. Elle arrive quelque part. Qui elle ? Le chemin est le voyage. L'écrire l'écriture de ce livre est l'écriture du livre qui s'écrit. Décrire le livre que je vais écrire en racontant que je supprimerai toute question, remplirai les trous, dates et lieux et noms et prénoms, à part celui de Miette, piqué à quelqu'un et j'ai oublié qui, ne pourrai pas demander la permission ou remercié pour l'emprunt, je raconterai en suivant un ordre chronologique, une construction de roman, différent de celui que j'écris, je la laisserai apparente, comme les poutres de la charpente d'une maison, comme curiosité, aller voir derrière le décor du théâtre, chercher les visages démaquillés des acteurs déshabillés, retourner le joli côté du tissu brodé et l'exposer ainsi, le préférer de ce côté-là, dans la beauté étrange d'un imbroglio de fils et parfois de nœuds, à dessiner figure insolite dans une totale insoumission, étranger au projet de celle qui tient l'aiguille entre ses doigts. L'assumer tel.

L'auteure, son corps en état d'hypnose, son état habituel quand lui juste à copier ce que dicte la voix dans sa tête et parfois c'est trop tôt, juste des bribes sans queue ni tête, des mots, des images, des sensations, rien de transcriptible encore, laisser affleurer, retenir ses doigts et le reste du corps dans immobilité parfaite, et Miette, et la petite balle jaune aplatie comme sous le poids d'une semelle d'une chaussure qui aurait marché dessus malencontreusement en voilà un beau mot malencontreusement qui s'articulerait bien depuis la mâchoire et les dents à mouvoir lèvres et langue pour ne pas le transformer en bouillie inintelligible malencontreusement est-ce un mot que ma mère a porté ne pas tout mélanger ici c'est place uniquement pour du neuf faire du neuf avec du vieux voilà bien la prétention de l'écrivain et l'arrogance à propos c'est vouloir laisser trace comme souffler dans la poussière du temps le souffle seul mouvement autorisé inspirer expirer laisser faire laisser s'écrire ses cris les laisser cris et chagrin épuisés ceux du corps qu'on a contraint à habiter ou corps dans la proximité laisser défiler les pensées sans rien en

faire elles passent en voici d'autres suis-je capable d'écrire ma mère est un poisson ou un autre animal qui aurait mieux convenu à ma mère comme son totem et la mémoire se rebiffe tu es en méditation et pas à retourner à la truelle les strates de tes souvenirs était-ce castor et voilà encore une chose qu'elle a emporté avec elle le nom d'animal qui lui avait été attribué aux guides et pourquoi cela aurait-il de l'importance on va tous mourir surtout moi la prochaine sur la liste à condition qu'on suive un ordre juste le seul juste est le chronologique et pour le roman dont je décrirais l'avancée c'est obligatoirement celui-là qu'il faudrait ma mère n'était pas un poisson un castor à la rigueur.

Depuis le corps de Miette.

Pas partir, Maman. Je veux pas. Pas partir sans Miette. Elle avait promis. Elle allait revenir. Juste être bien sage. Obéir. Elle avait dit. Et elle reviendrait. Mais non, elle était partie pour l'hôpital, pour guérir et jamais revenue. Morte et enterrée. Il faut obéir. Courir plus vite.

Retenir Maman. Retenir le train. Retenir Madame. Je n'avalerais plus l'œuf du matin. Plus jamais. Pas laisser Miette ici.

Depuis le corps de Marie-Jeanne.

L'enfant a appuyé son nez contre la vitre et regarde Miette marcher de plus en plus vite. Comme si elle voulait suivre le train, le rattraper, comme si on avait oublié quelque chose et qu'elle voudrait nous le passer ou nous dire quelque chose d'important comme je t'aime comme les amoureux des romans qu'elle n'a pas le droit de lire, ceux que lit Maman, il serait sur le quai et il lui articulerait des mots d'amour qu'elle n'entendrait pas. Miette a perdu à la course. Elle arrête de courir. Très vite elle devient toute petite. Un pincement au cœur combattu par l'idée subite que l'œuf du jour c'est fini. Puis l'angoisse revient, la peur. Et si Maman parvenait à en dénicher là-bas. Malgré la guerre. Malgré Miette qui n'est pas là pour tout arranger, pour s'occuper de tout. Et si elle restait devant sa fille avec l'œuf du jour, son jaune, jusqu'à ce que... le corps

désolidarisé, figé. Immobile avant les spasmes. Sans signe avant-coureur. L'espoir que cette fois ce sera différent, qu'elle y arrivera. Il faut qu'elle s'asseye dans le sens de la marche, avant de vomir.

Depuis le corps de l'auteure.

Epuiser le chagrin, c'est l'objectif de l'auteure que je suis. Comme porter une table à deux de la poétesse dont on ne citera pas le nom, il ne faut pas citer les écrivains, ici il s'agit de prendre autonomie, remercier autrement plus tard, lui envoyer le livre une fois qu'il sera publié, comme retirer les barres de fer qui soutiennent la construction fragilisée par la métamorphose entamée, et laisser tout tenir ensemble solide et libre, mais porter une table à deux, à l'origine c'est elle, mais c'est aussi image qui fait sensation dans mon corps, porter une table à deux c'est depuis mon propre corps maintenant, comme porter le chagrin à plusieurs, chacun en prendre une part, supporter le poids de son côté, veiller à ce qu'il ne cogne pas contre les chambranles en laissant

une meurtrissure irrémédiable dans sa matière meuble et poreuse, et avancer solidairement. Parce que tout ce chagrin partout c'est invivable. C'est vouloir faire vivre un poisson hors de l'eau, un fœtus sans liquide amniotique, un humain sur la lune, à brûler vif ses poumons à la moindre inspiration, respirer fort de l'ammoniac. Alors partager, en respirer un peu chacun, c'est de ma responsabilité d'humain qui écrit. Je propose de le porter à plusieurs jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul pour un tout seul, dans son coin et ne pas le diviser, le sien, personne pour pleurer avec lui, même des vieux chagrins il faut s'en occuper, les user, s'ils font encore mal c'est qu'ils n'ont pas été assez polis, qu'on les a laissés trop longtemps tout seuls comme faire semblant de ne pas voir lui ou lui pour ne pas avoir à jouer ce jeu social des bonjours et des comment allez-vous mais auquel l'autre ne répondra rien de vrai, parce que cela ne se fait pas, de parler de ce qui creuse en soi dans le sombre des nuits parce que c'est trop intime et que c'est inconvenant ce déballage sur la place publique. Porter la table à deux, c'est une tâche que je n'ai pas choisie,

qui m'a été transmise, c'est le pourquoi de ces histoires qu'on se racontait, qui revenaient toujours les mêmes les mêmes mots les mêmes expressions les mêmes détails qui faisaient tenir l'ensemble, les mêmes points essentiels qui manquaient faisaient défaut, mais pas comme erreur puisque syntaxe, vocabulaire et grammaire irréprochables au contraire, et d'une formulation identique à chaque récit, mais plutôt faisant défaut comme amorçant l'ébauche de quelque chose avec toutes ces questions que je me posais mais qu'il aurait été indécent de poser à haute voix à celui qui racontait le tout, pris par la tragédie de ce qu'il exposait et dont lui-même avait reçu le récit, parce qu'il lui était essentiel de faire pénétrer la tristesse le chagrin jusqu'au-dedans du cœur et tant pis si c'était celui qu'un enfant et peut-être était-ce pour lui mieux encore si son auditoire était constitué d'un enfant à l'âme perméable l'effet escompté n'en serait que meilleur les questions qui restaient sans réponse qu'il aurait été déplacé de poser comme manque de respect pour le chagrin lui-même ou la personne qui l'avait éprouvé en premier et dont

on racontait l'histoire on aurait eu l'air de manquer de cœur en posant une question triviale en demandant une toute petite précision comme par exemple l'endroit exacte ou l'année parce que dans cette branche-là de la famille le récit était un art et qu'il n'aurait pas fallu interrompre cela aurait été comme conspuer le narrateur lui gâcher son effet pas comme chez mon autre grand-mère qui s'était enfoncé la hache qu'elle maniait dans le tibia de la jambe – veuve et seule et âgée la souche de l'arbre mort au milieu de la petite pelouse qui s'en serait occupé mieux qu'elle ce qu'elle avait dû se dire - et était restée longtemps la jambe allongée avec un bandage et qui racontait son accident et ma cousine m'accompagnant chez ma grand-mère qui n'était pas la sienne n'arrêtait pas d'interrompre, puisqu'il semblait qu'ici ce n'était pas même code et qu'on avait le droit, et qui posait question sur question hypnotisée par les détails matériels que ma grand-mère ravie rajoutait en veux-tu en voilà si ça avait beaucoup saigné et jusqu'où exactement la lame de la hache était entrée et si on voyait l'os et l'os il était de quelle couleur et

on voyait l'entaille et plus tard ma grand-mère reparlant du silence que j'avais gardé quand ma cousine semblait si intéressée en avait déduit que je n'avais pas de cœur par rapport à ma cousine. Le sentiment d'injustice qui m'avait mordu ce qui m'en tenait lieu et qu'elle avait dit absent, le cœur.

Le rôle des histoires entendues dans l'enfance et écrire depuis ce que ça a creusé dans le corps de l'auteure c'est à ces narratrices-là qu'elle le doit.

Y a-t-elle repensé souvent, la femme du docteur ? A ce moment avant la crise. Que faisait-elle ? A quoi occupait-elle son temps ? Avec ces journées pleines, peu de moment à broder ou à lire, avec Miette qui était restée à la maison et chaque jour à hésiter lui faire porter un message pour qu'elle vienne les rejoindre. Mais Miette ne savait pas lire. Pourrait-elle prendre un train, descendre où il fallait ? Les courses et la préparation des repas lui prenaient tout son temps. Il n'en restait plus vraiment à la fin de la journée. Le temps était beau. Les promenades sur la digue seraient bénéfiques à l'enfant qui les réclamait, s'ennuyait de Miette

aussi. Et pas même un balcon dans cet appartement qu'elle avait déniché, quand elle plutôt habituée à louer de spacieuses villas bord de mer. Mais dans celui-là, depuis le bow window on apercevait la mer et l'enfant y passait sa journée attendant que sa mère l'accompagne sur la digue. Il fallait juste se pencher un peu, ouvrir la fenêtre, le temps s'y prêtait. L'air iodé si recherché, bénéfique à la santé, disait le docteur, s'engouffrait aussitôt dans le salon. On en manque quand on vit loin de la mer, il répétait, citant les régions où c'était bien connu beaucoup d'enfants vivant là ou là, elle avait oublié où exactement, étaient débiles, déficients mentaux, il disait. A cause du manque d'iode.

Vivre dans une villa bord de mer. Ce que cela peut changer. Se lever titubant de sommeil, le corps encore endolori ou juste engourdi, l'esprit embrumé par les rêves de la nuit, à ne pas savoir si ce qu'on abrite dans le corps comme sensations est production de la réalité vécue ou juste des images fantasmées que

l'inconscient à imprimer à votre corps défendant, et poser son regard au loin à l'horizon là où la mer et le ciel se rejoignent, ce que cela change à la journée, juste parce que chaque jour votre journée commence ainsi, ouvrir les yeux sur la mer ou le lac. A Genève habiter une maison au bord du lac, ils disent le lac de Genève plutôt que le Lac Léman, comme l'appellent les étrangers, les touristes, ceux à qui il n'appartient pas. Appartient-il davantage à celui qui ouvre les yeux sur lui en premier chaque matin. Ce que vivre au bord de la mer ou du lac façonne dans le corps dans la tête, comme s'interroger sur l'importance du décor, au théâtre, sur une toile, au cinéma. Et cela ne modifierait pas quelque chose profondément dans leur vie, leurs peines seraient-elles vraiment les mêmes et la puissance de leurs chagrins comparable ? Qu'est-ce qui en aurait été changé à la suite de leur vie, si le Docteur avait eu parmi ses patients quelqu'un qui lui était redevable et pouvait lui prêter pour sa femme et sa fille une villa à la place de cet appartement minable qu'elle avait dégoté, une villa balnéaire qui

n'aurait pas été tout à fait bord de mer, mais plutôt dans une des rues parallèles à la digue, du côté du mini-golf en allant vers chez Marie Siska, avant la villa du roi, un peu avant le Zuin avec les cigognes et les flamants roses et les plages et les dunes si sauvages qu'on en perdait toute notion du lieu, la mer unique acteur à crever l'écran. Un endroit hors du temps hors de la réalité. Est-ce qu'à cet endroit la déflagration aurait été moins forte ? La fenêtre plus solide ? La poignée à une hauteur différente. Si en penchant son corps elle n'avait pas pu voir la mer, la fenêtre aurait-elle perdu tout intérêt ? Les trois fenêtres (bow window) si proches les unes des autres et la complication inhérente à ce choix de construction, quand une simple fenêtre plus large aurait été bien plus aisée à poser. La différence de lumière qui tombait dans la pièce, comme magie de kaléidoscope. Le jeu des rayons du soleil à travers les différentes faces et le résultat à ses pieds sur le tapis qui en perdait son aspect poussiéreux, élimé. Avec les pieds immobiles juste le buste à tourner et voir trois des points cardinaux, le sud, l'ouest et le nord, il faudrait

le dire au précepteur, s'il revenait après la guerre. Tourner la tête à gauche et c'était le sud et suivre les carioles ou les voitures qui n'avaient pas été réquisitionnées, les camions, et c'était à qui passerait en premier. Le ciel au-dessus. La tête droit devant et c'était l'ouest et c'était pénétrer dans l'appartement en face si les fenêtres n'avaient été bouchées avec du tissu bleu à cause du couvre-feu, parce qu'eux n'avaient pas de volets. Le balcon de l'immeuble à côté et la dame âgée qui avait besoin de sa canne pour venir y prendre l'air à heures fixes comme le coucou suisse de la cuisine à la maison. Le haut de l'immeuble avait mangé le ciel. La tête vers la droite, et c'était forcément le nord, même si pour voir la mer, il fallait se pencher un peu, positionner le corps pour enfiler le regard dans la trouée laissée par les immeubles de part et d'autre de la rue qui arrivait à la digue. Même jaune pour digue et sable avant le bleu de la mer et du ciel et confondre les deux souvent, ne pas savoir précisément où était la ligne d'horizon qui les séparait, sauf parfois ce trait bleu foncé très précis comme tracé par un crayon de couleur,

mais c'était par temps orageux seulement elle avait remarqué, Marie-Jeanne.

La femme du docteur.

Elle se rassurait, elle s'en souvient, se disant que même depuis la fenêtre la petite profitait du séjour. Mais qu'était-elle en train de faire au moment où le drame était survenu ? Quelque chose qu'après coup on avait lu comme inéluctable, alors qu'il était évident qu'il aurait été possible de modifier, de transformer, d'éviter. Cet instant juste avant, précédent l'autre. Elle aurait alors lâché ce qui exigeait sa présence, occupait ses mains, emprisonnait sa pensée. Était-ce en cuisine ? Ce qui leur tenait lieu de cuisine. Pas même une pièce séparée que seule une armoire inversée, tournée de l'autre côté, laissant voir tout l'arrière en méchant bois depuis le salon, isolait quelque peu. Elle avait toujours été une piètre cuisinière. Apprendre les recettes à quelqu'un et les façons de procéder, elle savait. Tout se trouvait dans les livres. Mais faire depuis ses mains, depuis ses bras, de A à Z, ce n'était pas

pour elle. Une histoire de transmission qui n'avait pas eu lieu. Orpheline trop tôt. Confiée par son père aux Filles de la Croix. Destinée à s'occuper des enfants des autres. Seul métier acceptable et si peu douée, il faudrait s'occuper des petits, malgré son peu de goût pour le dessin et le chant, jouer du piano, au moins ça il aurait fallu, ou exceller en dessin. Le docteur qui à pas loin de quarante ans était encore célibataire, soignait les enfants du pensionnat. Il avait semblé à Mère Saint Jean-Baptiste, la mère supérieure, que celle-ci, parmi toutes les pensionnaires sur lesquelles Dieu l'avait chargée de veiller, que les études ne passionnaient pas, qui avait du retard dans sa scolarité, plus âgée que les autres, mais qui présentait bien, avec sa jolie frimousse et sa silhouette élancée, pourrait faire une bonne épouse, prendre place comme à ses côtés, tenir honorablement ce rôle d'épouse du docteur dans un petit village près de Liège, et pas si petit que ça, avec son charbonnage et son château, le tram qui le reliait directement à la ville, une position enviable et qui la mettrait à l'abri et être une bonne épouse, vu l'éducation que le

pensionnat avait veillé à lui inculquer, les principes, les bonnes manières, une certaine culture de surface un minimum nécessaire pour recevoir et être reçu dans le petit monde de la bourgeoisie, avec pour consolider l'ensemble comme squelette intérieur et remède à toutes les interrogations ou hésitations... la religion. Dieu avait consacré le plan élaboré par Mère St Jean Baptiste et dont elle était si fière, ne regrettant rien jamais, la volonté de Dieu, mon enfant, les voies du ciel sont impénétrables. Le dessein de Dieu est impénétrable, Mon Enfant. Mais pour la femme du docteur, l'affaire avait été conclue pour leur plus grand malheur. Elle le savait aujourd'hui.

La mère de Marie-Jeanne essaye de se remémorer ce qu'elle faisait juste avant le drame avec une présentation de deux visions de son mariage arrangé depuis celle qui en porte la responsabilité, Mère St Jean Baptiste et la mariée elle-même.

Quand le drame est inéluctable parce qu'on connaît la fin de l'histoire et à chaque fois que le récit commence, ce sentiment au-dedans

qu'on n'y pourra rien changer, ça avance, ça progresse, on approche le moment décisif, on écoute les détails et selon celui qui en fait le récit il y en aura plus ou moins et pas toujours les mêmes et celle qui racontait le mieux c'était ma tante Jane qui avait une préférence pour les anecdotes drôles et à l'écouter raconter, le même plaisir qui ne faiblit pas comme quelque chose trop de fois mangé ou un souvenir d'émoi profond de bonheur intense trop de fois ramené à l'esprit avec les sensations délicieuses dans le corps le cœur léger qui se soulève dans la cage thoracique comme arrivée en haut du grand huit juste avant la descente c'est même vécu dans le corps mais à trop le revivre ça diminue en intensité comme quelque chose qui se fane, s'affadit, le sang bouillant à parcourir les veines en tous sens à toute vitesse et ne plus savoir si le courant porte au cœur ou au bout des orteils des bulles dans la tête les oreilles le cœur qui ne bat plus où il faut qui bat dans les tempes dans la gorge dans les paupières et puis moins tout moins et plus lent et redoubler d'efforts mais rien n'y fait ne fera repartir la machine dans l'autre sens comme

pousser une voiture dans une descente et le moteur reprend mais là non, moins encore moins, toujours un peu moins, de moins en moins, tout le contraire du chagrin à couler toujours avec la rage d'une rivière en crue qui n'arriverait jamais à la mer. Mais quand ma tante Jane racontait un épisode mémorable connu de tous, la jouissance ne diminuait pas. On avait la certitude que l'on rirait à la fin tous ensemble exactement comme une famille parfaite et dans ce rire partagé un instant on pouvait croire qu'on était de celles-là. Sa sœur avait une préférence pour les épisodes dramatiques, une façon personnelle de donner naissance au chagrin avec une tension dans le corps à vouloir s'échapper ne plus y penser à ce qui va suivre qu'on connaît parfaitement et on ferait mieux de ne plus y penser mais savoir que ça reviendra parce que ça revient toujours et là-dessus aucune maîtrise se forcer à penser à autre chose occuper tout le dedans de sa tête pour trouver le sommeil à compter les moutons se raconter la même histoire drôle comme blague et la recommencer à peine finie ou méditer regarder du dehors le flot des

pensées comme barrage qui lâche et utiliser l'immobilité pour tenter de freiner quelque chose dans le corps dans la tête et que ça finirait par calmer aussi quelque chose au milieu du cerveau fermer ses yeux ceux du dedans pour effacer les écrans indésirables avec imprimés dessus les images inventées... le chat aperçu écrasé sur le bord de la route et aussitôt il y aura une autre bien présente dans sa tête qu'elle ne connaît même pas à vivre la suite une elle qui appellera son chat jusque tard le soir et qui dormira mal et recommencera à appeler par le nom qu'elle lui avait donné et dans le jardin secouer sa gamelle puis afficher sur tous les poteaux de la rue du quartier perdu chat roux et l'imaginera mort en souffrant dans solitude extrême aurait voulu être là près de lui même si cela n'aurait rien changé une machine à fabriquer du chagrin dans la tête de ce qu'on lui a tant raconté d'histoires dramatiques est-ce une explication plausible et raisonnable, le goût des drames et écrire des drames inéluctables ce serait couper la parole à celles qui faisaient récit dans l'enfance comme leur couper la parole, prendre leur place mais garder l'inéluctable.

Prendre la place de celles qui racontent. L'envie aussi parfois d'écrire du rien et en être bien sans vraiment y parvenir. Comme préférer sa sœur et ce serait trahir celle qui raconte les drames, celle-là qui était pourtant la même conteuse qui modifiait la fin du petit chaperon rouge pour protéger l'enfant crédule qu'elle avait créé tel, impressionnable aussi trop sensible et pour sa fille tenter d'effacer les drames du quotidien pour repousser le chagrin, retourné à l'état sauvage notre chat si familier à cause de la proximité du bois et taire les voitures roulant à toute allure devant la maison, s'interroger avec l'enfant à propos du chien qui du jour au lendemain n'est plus à la maison et c'est vraiment un mystère elle dira, le même animal qui détestait voir partir la mère et déchirait ses manches à tenter de la retenir chaque fois qu'elle voulait prendre son manteau... Un jour il n'est plus à la maison.

Issues de la même mère, telles ces narratrices contradictoires, dans le chaos des viscères.

D'une même origine et toujours toutes deux à chercher l'issue, depuis un même ventre partagé jusqu'à cette détestation qu'elles éprouveront l'une pour l'autre d'une impossible fusion. Et Marie-Jeanne et moi serions comme issues de la même mère, enfants engluées dans une peur qui ne leur appartient pas. Issues de la même mère, la petite héroïne et l'auteure du texte. Lui aussi à garder distance comme être prêt à fuir, refus de se coucher au pieds de l'auteure, le texte s'écrit certes, mais il garde distance. Et c'est épuisement à vouloir le rapprocher de soi, de ce qu'on imagine pour lui avec toute sa clarté lumineuse, c'est ainsi qu'on se l'imagine, et plus on tend les mots et les phrases comme main tendue à l'animal récalcitrant plus il recule pour garder autonomie de mouvement, possibilité de fuite, battre en retraite est sa planche de salut. Et on se demande bien qui sera vainqueur à ce petit jeu-là, lui ou moi ? Où cela nous mènera l'un et l'autre, du texte et de son créateur ? La tension dans le corps tout le temps qu'on le portera et même dans les moments où vivre vous accapare plus qu'écrire il est présent sans

qu'on puisse définir où il se situe, à croire qu'il en profite lui aussi pour évoluer. Il travaille, se métamorphose. Au point que quand on le retrouvera, on peinera à le reconnaître et ça, c'est bien dans le meilleur des cas, car parfois oh désespoir il aura choisi la déliquescence, plongeant son transcritteur dans l'intolérable isolement et la solitude.

Comme issues de la même mère, d'un accouchement qui aurait failli mal tourner et même si le docteur en avait vu des venues au monde, y avait contribué, savait tourner la tête du bébé et manier les forceps, quand vraiment il n'y avait pas d'autre solution, la mère qui poussait mal, ou ne poussait plus épuisée par des heures de souffrances à crier qu'on la délivre, quand autour tout ce qu'on vous proposait c'était de vous tamponnez les tempes pour essuyer la sueur qui collait vos cheveux et les draps et la chemise de nuit qu'on avait relevée pour rester attentif à ce qui n'arrivait pas, et elle avait juré que plus jamais elle ne revivrait cela, qu'on la laisse mourir, qu'on

abrège ses souffrances après que la peur ait abandonné la partie, maintenant qu'elle était au-delà, et longtemps à le lui reprocher ce qu'il lui avait fait pour qu'elle en arrive là et même pas capable de la soulager, ce peu de morphine qu'il avait finalement accepté de lui donner, étayant son refus de l'argument scientifique cela n'aiderait pas le travail bien au contraire. Le temps qu'elle avait mis à se remettre et on aurait pu croire que plutôt qu'à son mari c'est au bébé qu'elle garderait rancune, mais pas du tout, devant lui elle avait fondu de suite, malgré son épuisement, le prenant contre son sein, contre lui en face, l'englobant comme prolongement, le rejetant lui en dehors. En symbiose. Sa fille.

Mais peut-on se fier au récit de l'auteure. Au départ elle avait pensé calquer la naissance de Marie-Jeanne sur sa propre venue au monde et il aurait été facile alors de montrer pourquoi et comment cette état de relation fusionnelle s'était instauré entre la mère et la fille. On ne sait ce qui l'a fait changer d'avis. Elle préfère

différencier la femme du docteur et sa propre mère. Placer ici les eaux qu'elle n'avait pas perdues, comme une eau centrale à sa vie et à son écriture, puisque l'eau semble pour ce livre-ci s'imposer comme fil conducteur.

Les eaux qu'elle n'avait pas perdues, perdre les eaux, pour moi naître, de ce qu'à tout prix elle voulait retenir dans son ventre, ne rien perdre, porter jusqu'au terme du vivant en dedans, pas comme l'autre qu'il avait fallu expulser avec des poussez madame poussez avec de la douleur et cet essoufflement interdit à son cœur déficient comme se débarrasser d'un poids mort et personne à pouvoir expliquer pourquoi lui vivant et remuant chaque jour et six mois plus tard mort, s'éveillant un matin sans plus aucun mouvement dans son ventre, et à qui la faute et les réponses qu'elle avait dû trouver toute seule, pour boucher les sans réponses du corps médical dont pourtant elle faisait partie, et l'attente de plusieurs jours à croire devenir folle à cause de cela qu'elle imaginait pourrir dans son ventre et encore devoir souffrir et pousser et

souffler comme un bœuf pour à la fin serrer fort les paupières pour les tenir fermées non ne pas le voir entendre c'est une fille madame vous ne voulez pas la voir et pour celui d'après vivant jusqu'à terme elle avait pu, au terme de quoi, un terme dépassé de quinze jours et finir par imaginer qu'on lui avait donné en cachette quelque mystérieux médicament à son insu, pour être plus sûr qu'il arrive à tenir celui-là. Et jamais se dire que c'était fabrication de l'esprit, elle qui n'avalait aucun médicament sans lire deux fois les quatre pages de la posologie pour traquer les effets secondaires. Il y aurait le récit de ma mère et à côté écrire les questions, les doutes, les incohérences, les trous pour parvenir à la vérité.

Ce ne serait pas écriture d'une autobiographie par l'auteure, ce serait ici volonté d'une composition différente. Et les seuls fragments autobiographiques de celle qui écrit et auxquels elle laisserait le passage à travers la vie de Marie-Jeanne seraient ceux qui pourraient parfaitement lui avoir appartenu. Et ce fil

conducteur de l'eau, depuis les eaux de ma mère, celles qu'elle n'avait pas perdues et les quinze jours de retard que j'avais pour naître et c'est avec le bistouri qu'il avait fallu aller me chercher et l'anesthésie pour nous deux et une séparation faite avec l'économie de la douleur pour chacune, mais aussi sans que l'une ou l'autre soit consciente et les séquelles que cela induira, n'avoir pas été présentes lors de notre séparation première, pratiquée à notre insu.

Cela pourrait être l'histoire de Marie-Jeanne et de sa mère, plutôt que la mienne ou la mienne en écho, comme issues d'une même mère.

Vivre dans le compagnonnage d'un livre et décrire cet accompagnement, pour moi ce serait légendes. Et sur la couverture, pas de majuscule au titre. Après un premier choc à la lecture de Lieux. Dans légendes, le texte qui porte le titre de langue. Jusque-là n'avoir pas compris le choix du titre, ne m'être jamais interrogée à ce propos. En écrivant à l'instant me rendre compte de la présence de ces trois mots lieux – légendes – langue. Les lire à haute

voix. L'extrait de Lieux lu et présenté lors d'un atelier d'écriture, l'extrait de Langue sur ma chaîne Youtube et comme pouvoir lire n'importe où et cela coulait sans jamais que ma langue à moi bute sur les dents malgré la longueur des phrases, ne doive se reprendre pour corriger le mot, quand pour mettre ma lecture sur Youtube l'effort que cela m'avait demandé, depuis consulter tous les sites de montage de vidéos depuis le téléphone et tout cela malgré quelque chose qui résiste dans le corps et le cerveau à m'approprier tout ce qu'on ne m'a pas montré, appris, fait répéter. Le texte qui coule et pourtant peu d'aide fournie par la ponctuation assez rare et c'est un peu comme s'il était né tel de ma propre plume. Une sororité jusque dans la sonorité, comme issus de la même langue. Il parle d'une langue qui n'est pas sa langue, qui n'est pas le français, qu'il ne parle pas, qui a été antérieure à la langue française qu'il a apprise à l'école, et jusqu'à quelle hauteur il la porte et la sert, comme un émigré qui s'engage sous un drapeau étranger et acceptera de donner tout jusqu'à sa vie, la manière dont il sert la langue française, c'est un

peu pareil. Longtemps avant de comprendre d'où me vient cette fascination, lorsque le texte qui suit parle depuis cette même langue et la façon très personnelle dont il la manie comme ciseler fine dentelle, les broderies que je revois au bas des chasubles des enfants de chœur, qui resteraient pour longtemps des enfants de cœur et ce que cela changeait dans ma tête, habillés de blanc et de dentelles et de long. Et eux à se tenir dans la nef, dans le chœur, au-dessus des trois marches vers la sacristie, l'aura que cette autorisation à marcher là leur donnait, quand personne de nous n'avait le droit et même pour tourner le dos pour sortir, avant il fallait génuflexion et signe de croix, une fois que le corps s'était fauflé entre le banc de bois et la partie devant qui sert à s'agenouiller et c'était toute une gymnastique et surtout ne pas faire de bruit. Mais eux à agiter pour faire sonner le truc à trois clochettes pour la consécration, ils avaient le droit et savaient toujours à quel moment, avec leurs pantalons longs qui dépassaient la robe blanche bordée de dentelle et ça gâchait un peu. A lire cet écrivain il se passait quelque chose d'incongru, comme

quelque chose qui se serait levé depuis la terre, enfoui si profond qu'on ignorait qu'elle pouvait cacher cela qu'on ne déterminait pas au début que la terre se soulevait comme monticule de la taupe et jamais voir la tête de la petite bête qu'on imagine gentille, mignonne, travaillant en secret dans le chaud de la terre à creuser des galeries dont on ne connaît pas la géométrie et les ramifications, mais qui existent bel et bien. En écrivant ces livres il était mon excavateur et plus je le lisais plus le volume de ce qui me revenait depuis le pesant du corps et sa mémoire augmentait. Il faudrait alors que j'explique ma langue première, celle de ma nourrice. Que je ne parlais pas. Que je n'avais jamais parlé. Que je n'avais pas choisi d'étudier à l'école, préférant l'anglais pour comprendre les Beatles, et à cause des sonorités, nous disions à ma grand-mère qui campait sur ses positions, que l'anglais pour les chansons, c'était tellement plus doux, tellement mieux que le français. Et ne jamais pouvoir la convaincre. Elle inlassablement rétorquant qu'il était idiot de ne pas comprendre les paroles d'une chanson. Car nous ne les

comprenions pas. Ainsi les bele-bele-bele qu'il paraît que je faisais bébé, lorsqu'il arrivait que mes parents demandent à ma nourrice de me parler allemand. Et alors on n'avait pas prolongé l'expérience. On avait pris cela pour un refus de ma part. Avait-elle gardé quelques mots doux, quelques expressions dans son parler de cœur pour me les dire dans le secret de nos nuits à partager la même chambre jusqu'à son départ ? Était-ce de cette langue-là qu'il parlait l'écrivain qui avait écrit langue ? Était-ce le secret de nos langues d'avant inexistantes aujourd'hui que nous partageons lui et moi ?

Je ne comprends pas pourquoi ce texte s'est écrit ici. L'y laisser. Comme une pâte à crêpes, le laisser reposer. S'interroger, malgré tout. Comme lui et moi issus de la même langue, d'une langue que nous ne parlons pas, dont seul notre corps a engrammé la résonnance depuis notre corps d'enfant. Deux strates de langages, celui de ma nourrice que je ne retrouverai pas, dont il me reste des sédiments et celui de mes narratrices dont ma mère. C'est depuis ou avec ce matériau-là que j'écris. En attendant revenir à Marie-Jeanne. Et raconter la suite.

Assise dans le fauteuil à côté de la fenêtre, elle attend. Sa mère est partie un panier sous le bras. Se plaignant à haute voix, ce qui ne lui arrive guère, qu'il était poussiéreux et qu'on ignorait bien ce qu'il avait transporté précédemment avant de se résoudre à l'adopter. Les sourcils plus que la bouche à marquer le dégoût. La main gantée tenait l'anse entre le pouce et l'index, laissant en l'air les autres, comme pour les épargner. Après un moment et d'un geste brusque ils s'étaient tous refermés sur l'arceau d'osier et elle avait dit quelque chose comme à la grâce de Dieu, pourvu que je trouve ce matin de quoi le remplir et que le magasin ait ouvert. Les jours où il manquait de tout, faute de ravitaillement, il restait fermé. Maintenant que sa mère est sortie, elle est seule dans l'appartement. Il fait trop froid ce matin pour ouvrir la fenêtre et rester à contempler la mer. Le vent trop fort s'engouffre dans l'appartement et elle doit la refermer. L'odeur de la mer ne couvre pas l'odeur du dedans. Elle est particulière. Sa mère s'en trouve incommodée. Marie-Jeanne ne sait

comment la définir. Elle tente d'écarquiller les narines comme on le fait pour les yeux, à la recherche de l'adjectif qui conviendrait pour la définir - poussiéreux, sale - rejette le préféré de sa mère - crasseux - il ne convient pas. Humide, sale, sombre. Aucun ne se suffit à lui-même. Ça sent comme dans le fond de leur jardin au pied du vieux chêne, là où le sol est couvert de mousse. Là où son lapin s'allongeait, lorsqu'il lui échappait des bras. Le sol spongieux sous la chaussure après un orage, défaire sa chaussure et marcher pieds nus, elle en a toujours eu envie, mais on la rappelle à l'ordre. Ne reste pas dehors, tu vas avoir les pieds mouillés, tu vas tomber malade. Et Miette à rajouter c'est par les pieds qu'on attrape froid. Mais malade elle l'est déjà. Il paraît qu'elle est née comme cela. Ce n'est la faute de personne. Un jour elle désobéira. Reporte toujours ce moment. Elle enlèvera sa chaussure pour y enfoncer le pied nu. Ce sera doux comme le tapis de sa chambre, mais pas comme celui-ci qui a l'air sale. Est-ce l'odeur qui lui fait dire cela ? Ou les réflexions de sa mère, lorsqu'elle a poussé la porte de

l'appartement à leur arrivée avec les deux valises qu'elle avait abandonnés sur le palier, pressée de voir à quoi ressemblait le logement. Et l'absence de Miette qui au fil des jours se faisait sentir avec sa faculté à rendre à tout une odeur de propre. Miette qui lui manque. Elle saurait quoi faire avec ce tapis. L'ombre de la grande table qui mange l'espace exigu de la pièce de vie a préservé les couleurs d'origine du tapis. Les teintes ont pali en suivant une ligne droite, comme si le soleil avait tracé une ligne de démarcation et décidé de décolorer une des deux parties seulement, comme passer une gomme sur un dessin aux crayons de couleur. L'idée la fait sourire. Elle dessinerait au soleil deux yeux, un nez, une bouche et de petites mains tenant une jolie règle en verre bleu comme celle qu'elle admire tant sur le bureau de son père et à laquelle elle n'a pas le droit de toucher. Sous prétexte qu'elle casse. La règle, pas elle. Si tu la laisses tomber, elle casse. Pourquoi la laisserait-elle tomber ? Puisque justement, elle le sait, qu'elle casse. Il le lui a assez répété en réponse à ses demandes. Elle est une enfant soigneuse. Calme et obéissante.

Gentille. C'est le mot qu'on emploie quand on parle d'elle. Elle est une enfant sage et bien élevée. S'il n'y avait pas sa maladie... Et toujours après cette phrase, leur silence. Mais au-dehors on n'en parle jamais. C'est quelque chose qu'il faut garder pour soi. Les gens n'ont pas besoin de savoir. Elle n'a pas compris pourquoi, mais maman comme papa ont l'air d'y tenir. Ils sont d'accord là-dessus.

Installer un dialogue

Et le drame alors ? Peux-tu en venir au drame ?

Ce n'est pas la voix de l'auteure qui couvre celle de la narratrice, ce n'est pas incertitude, ce n'est pas documentation d'historien. Ce n'est pas témoignages de ceux-là même qui ont participé à l'exode des x milliers de Belges partis sur les routes, emmenant dans leur fuite précipitée par la peur panique de ce qu'on racontait des Allemands, de leurs agissements, et la vue des avions au-dessus du village, des maisons, des jardins, et alors emportant non pas ce qui leur serait le plus nécessaire, mais souvent juste ce

qui leur tombait sous la main et une fois sur les routes les bombardements incessants et la terreur et le bruit assourdissant, ce que cela leur faisait dans le corps, épuisé mais encore capable de quitter la route encombrée ou l'on ne passait plus en voiture et à cause de cela aussi les alliés seraient retardés et la force encore de se jeter dans les fossés et les cadavres d'animaux de part et d'autre de la route, et pourquoi mes deux grands-mères n'en n'avaient jamais rien raconter à part des anecdotes au bout du compte, est-ce ma faute, de n'avoir pas regardé la réalité en face et n'avoir jamais posé les bonnes questions et m'être contentée de ces bribes infimes et anecdotes et toujours les mêmes, connues comme du papier à musique, et ma tante Jane, oui, qui de si belle qu'elle était avant la guerre, était devenue grosse et avait été envoyée en sanatorium, pour ses poumons fragiles et même adulte toujours les protéger d'un vêtement à la plage, alors que tout le reste de sa peau elle l'enduisait de graisse de je ne sais plus quoi pour bronzer davantage et plus vite sur la plage, si bien qu'à la fin de l'été avec ses robes

bariolées et bon marché les autres disaient qu'elle ressemblait à une bohémienne. A la fin de la guerre elle avait cessé d'être belle. C'est ce qu'on disait d'elle quand elle n'était pas là. Sa sœur et son frère tenait le même discours. Sa mère aussi. N'est-ce pas qu'elle était très belle, Jane, avant la guerre ? Et le frère acquiesçait. A cause de la guerre. Elle avait été traumatisée. Les bombardements, les V1, les V2, importants à cause de la proximité du fort de Flémalle. Tous à vivre à la cave. Voûtée, excellente pour conserver le vin, les bouteilles recouvertes de poussière et de toiles d'araignée. Il y avait eu des lits dans ces pièces-là, mal éclairées, un fil tordu et une ampoule dans l'arc du plafond en briques rouges et jamais y aller sans frissons et effroi de ce qu'eux, les parents et les grands-parents et ceux d'avant que l'on n'a pas connus, y avaient dormi. Y descendaient lorsque les sirènes retentissaient. Et les V1 plus terribles que les V2 à cause du bruit et tous à attendre le silence qui signifiait qu'elle tomberait plus loin que notre maison, sur une autre. Attendre et espérer que la bombe soit pour le voisin. Et pourquoi juste Jane, l'aînée des quatre, à être

traumatisée après la guerre et pas les autres à peine plus jeunes. Et l'histoire d'amour entre le curé, ou était-ce le vicaire, et elle, qui en avait parlé, pouvait-on s'y fier, n'était-ce pas la cause réelle de sa dépression, le père et la mère à mettre un terme à cette histoire d'amour honteuse ou était-ce carrément une liaison, transgression suprême, et la maladie des poumons prétexte à un éloignement et quoi de mieux pour isoler la rebelle pécheresse qu'un sanatorium ? Et au milieu de toutes ces histoires sans queue ni tête, celle de Marie-Jeanne était une de celle qui tenait le mieux la route, avec un début, un milieu, une fin. Les seuls trous de l'histoire étant le moyen de transport qu'avaient emprunté la femme du Docteur Pirlot et sa fille pour rejoindre la côte belge et ce devait être plutôt tout au début de la guerre, parce qu'il avait dit, le docteur, à sa femme, va à la côte avec Marie-Jeanne. L'état-major s'y trouve. Là où est l'état-major, tu ne risques rien. Sous-entendant qu'on n'envoie pas les chefs là où on envoie les troupes qui elles peuvent bien pour gagner une guerre se faire massacrer, mais pas le commandement du

royaume évidemment. Et c'est un jugement valable et universel à n'importe quelle époque, n'importe quel pays. Quand le mot état-major, sonnait étrangement dans le récit, à ne pas vraiment comprendre quel genre de personnes ça regroupait, des commandants avec la même tenue que le grand cadre du salon avec la photo de mon père en uniforme marron avec son képi, et pourquoi lui tout seul au mur du salon, puisque la photo avait été prise à son mariage, c'est ce que j'ai toujours pensé, mais peut-être pas après tout, mais l'avoir retrouvé dans les albums de ma grand-mère aujourd'hui disparus, avec le même uniforme au bras de ma mère, à la sortie de la messe qui avait célébré non pas son propre mariage, mais celui de mes deux tantes, un double mariage qui avait eu lieu à l'église du village du Docteur Pirlot, et qui avait valu une grande photo dans le journal des deux couples ensemble avec mes deux tantes en longues robes blanches, l'une mince et jolie et l'autre toute ronde, ma tante Jane qui avait cessé d'être jolie. C'est ce qu'ils disaient. Ce que l'histoire racontait. L'histoire familiale, pas celle du journal, l'article découpé et glissé dans

l'album à côté des vraies photos.

Peux-tu en venir au drame. Ce n'est pas la chambre de la servante, tout en haut, sur le même palier que le grenier, quand à côté les deux garçons enfants dormaient ensemble dans une plus grande chambre. La cuvette en faïence avec la cruche sur le meuble lavabo, c'est ainsi qu'on l'appelait, et déjà penser au genre de toilette qu'il fallait faire avec l'eau à amener par toutes les marches de l'escalier sans renverser, et laver son corps en commençant par la figure et les oreilles, et partager le reste du corps en deux pour finir par les pieds toujours, quand pourtant au premier étage était la salle de bains, et là où déjà nous enfants on ne pouvait plus se tenir debout à cause du plafond qui tombait en oblique sur le plancher de la chambre mansardée se tenait le prie-dieu. L'étonnement renouvelé du corps d'enfant qui s'y assied, à cause des pieds plus courts que ceux d'une chaise, son siège rembourré et couvert de velours rouge où le poil dessinait des arabesques, le doigt à les suivre dans

l'émerveillement du jeune âge, à la recherche déjà de l'ancien temps, celui d'avant, quand les parents étaient petits, ici donc la chambre de la servante, et au mur tout ce dont on ne voulait plus, sans oser s'en débarrasser, alors pour garnir sa chambre à elle ça pourrait aller ou alors disposés là plus tard, bien après leur départ à elles toutes, l'une remplaçant l'autre, celle qui avait volé, celle que les enfants adoraient et à qui on pouvait tout demander, celle qu'on se mettait à quatre pour faire tourner en bourrique, celle qui la plus méchante n'avait jamais voulu venir manger avec eux à la table de la salle à manger et à la fin plus aucune à dormir là, plus personne pour aider ma grand-mère âgée, à part Rachel dont le visage s'est effacé, ou ne s'est jamais imprimé d'être déjà au-delà du vieux, ou alors penché vers le sol de son corps tout courbé d'un double joug, humilité et labeur, la vieille Rachel on disait, qui aux repas de famille aidait les femmes à faire la vaisselle dans une grande cuve ovale en aluminium, qui venait nourrir le dernier chien quand sa maîtresse partait, ici dans ce qu'on continuait d'appeler la chambre

de la servante tous ces objets accrochés aux murs, bénitiers et autres, c'est ce qui s'offrait aux communions nous avait-on répondu, restés cloués aux murs de la chambre vide, insolites, désuets, dépassés tant qu'ils nous parvenaient comme merveilleuse apparition avec tout ce doré ce brillant ce coloré dans l'obscurité de la petite chambre mansardée, à contre sens de ce qu'on nous apprenait à trouver esthétique, rien que le sobre et le classique, et dans le couvercle du prie-dieu, un missel aux pages jaunies mais à la tranche dorée par-delà les années et c'est comme ouvrir un coffre de pirates, une malle aux trésors, cet or éclatant encore, préservé et brillant dans la pénombre de la pièce mal éclairée, et le regret lancinant et parfois violent de ne pas avoir cet objet, de l'avoir laissé partir, un vieux prie-Dieu, qui avait atterri dans la chambre abandonnée le jour où il avait fallu les reprendre avait dit le curé, parce qu'on allait les remplacer par des chaises et des bancs et pour tout le monde pareil, quand avant et jusque là, chaque famille de notable à posséder le sien quand pour les autres ce n'était que la dureté

pour les fesses et pour les genoux, et alors ne sachant où les mettre, ils avaient été dispersés dans la maison, là où il restait un peu de place, mais le seul dont elle se souvenait c'était lui, dans l'angle du plafond en pente dans la chambre de la servante, et même si se demander que peut-on faire d'un prie-Dieu aujourd'hui, ce qu'elle donnerait certains jours pour le retrouver et poser la chair de ses doigts sur le velours rouge, alors l'écrire c'est tout ce qui lui reste pour éteindre cette nostalgie, la tenir à distance. Ecrire pour remplacer les albums détruits, quand les seuls à exister encore, c'est possession du cousin qui ne lui parle plus, et ne même pas savoir pourquoi, de peut-être ce qu'il aurait lu dans les livres qu'elle avait écrit, et c'est toujours cette supposition qui lui venait en premier à l'esprit, même s'il ne lisait pas, malgré le père qu'il avait eu et qui était professeur de français, ou pour un motif dont elle n'a pas idée, écrire parce que cette photo de la traction noire avec les quatre enfants habillés en marins tous pareils, avec les filles en robe assorties aux garçons en marinières, devant la voiture garée devant la maison et les

gros nœuds de filles dans les cheveux noirs jeais le temps qu'il avait fallu pour qu'ils soient impeccables pour la photo, est-ce que la servante avait aidé, poser les yeux sur le cliché lui était interdit et le covid n'arrangeait rien, empêchait le trajet vers le pays d'origine, demander à rencontrer son oncle et lui poser les questions qui auraient aidé pour la véracité de l'histoire et ainsi remplir les trous et avoir des réponses aux questions triviales qui se posaient à la rédaction, comment on se nourrissait pendant la guerre concrètement avec les tickets de rationnement, comment ça marchait exactement, et les questions primordiales que personne n'avait posées comme l'exode et ce qu'avaient vu chacune des grands-mères sur la route, sur les bas côtés et dans le ciel ce qui bombardait au-dessus de leurs têtes ou pas. Ecrire pour remplacer les albums, quand pour les autres il suffit d'ouvrir et regarder.

Ce n'est pas une note qui parle de la maladie de Marie-Jeanne pour donner précisions

scientifiques sur l'hémophilie qui est une maladie du sang caractérisée par un affaiblissement de la capacité du sang d'un individu à coaguler. Ce qui veut dire que chaque saignement ou blessure présente le risque de dégénérer en hémorragie. On distingue trois types d'hémophilie. L'hémophilie de type A causée par la mutation d'un gène spécifique au sein du chromosome X. Ce type de maladie a une prévalence pour les hommes elle touche à peu près un homme sur 7500. Il s'agit d'une moyenne selon les équipements sanitaires la prévalence va de 1 sur 5000 à 1 sur 10000. L'hémophilie de type B se caractérise là aussi par une mutation au sein du chromosome X, cependant d'un gène différent. Elle touche surtout les hommes avec une prévalence de 1 sur 20000 à 1 sur 25000 selon le pays. Dans ce cas il existe plus de 2000 mutations recensées avec des mutations plus ou moins sévères qui peuvent même se résorber avec le temps. L'hémophilie de type C est la forme la moins sévère. Elle agit directement sur le gène de la coagulation. C'est aussi la forme d'hémophilie la moins répandue

(1 sur 100 000). Elle touche de manière égale hommes et femmes. Ce type d'hémophilie ne nécessite pas de traitement.

Je me suis demandé si Marie-Jeanne était vraiment hémophile. J'avais fait confiance au récit, à ce qui m'avait été raconté de sa tragique existence. Devais-je remettre tout le texte rédigé en question, parce que à mesure que je me documentais, il paraissait évident que cette maladie héréditaire touchait les hommes et non les femmes. Les mères seules transmettaient le gène à certains de leurs enfants, mais seuls les garçons exprimaient la maladie. Pour que les femmes souffrent d'hémophilie, il fallait non seulement que le père soit porteur et donc malade, mais aussi que la mère ait transmis le gène responsable de la maladie. Dans ce cas alors avec deux gènes malades et la petite fille pouvait exprimer la maladie. Or le père de Marie-Jeanne était médecin et on n'avait jamais rapporté à son propos le moindre souci de santé. Il fallait donc envisager que la maladie de Marie-Jeanne se soit peut-être greffée à l'histoire. Un élément erroné qui aurait germé dans l'esprit de quelqu'un dans la chaîne des

récits... A chaque fois que je tapais hémophilie sur Internet, arrivait le récit du fils de Nicolas II, né garçon après trois filles et sans cesse malade et le pouvoir qu'avait pris Raspoutine auprès d'Alicia, la mère. Un autre récit bien connu de l'avoir entendu de la bouche de ma mère et avec lui celui de leur assassinat sordide dans une cave et les corps calcinés jetés dans un puits, avec un manquant au total et l'incertitude sur le sort de celle appelée Anastasia et celle qui se ferait passer plus tard pour elle, et pour donner foi à son identité, connaissait des détails intimes que seule la vraie princesse aurait détenus. De celle qui racontait, de son art du récit, de son goût du drame, serait né ce rajout, cette fausse information, de l'hémophilie de Marie-Jeanne, cette supposition qu'elle aurait faite sienne. Ce que cela rajoutait à l'histoire, à la sensation que cela aurait pu être évité. Mais même pas. On meurt d'une hémorragie avec ou sans soin, hémophilie ou pas. Est-ce moi qui ai amalgamé les récits et inconsciemment coller la maladie du tsarévitch à la fille du Dr Pirlot ? Il faudrait interroger mon oncle. Le covid ne favorise pas

les rapprochements entre habitants de pays différents. J'ai continué mes recherches et découvert l'existence de l'hémophilie de type C qui n'est pas présentée dans tous les documents lus sur Internet. Avec ce type rarissime, le fondement du récit reste valable et c'est soulagement. Je ne sais pourquoi j'y tiens à cette hémophilie. Parce qu'au fond, à part la maladie et la vie restreinte sous protection dès le plus jeune âge de Marie-Jeanne, ça ne change pas grand-chose. J'aurais enlevé ces deux ou trois occurrences et le tour était joué ! Tout ne devait pas être jeté comme le bébé avec l'eau du bain. Et pourquoi j'aime particulièrement cette expression : jeter le bébé avec l'eau du bain ? Qu'y a-t-il dans cette image qui me donne prétexte à jubilation intérieure ? Jeter le bébé avec l'eau du bain... La bonde de la baignoire, cerclé de métal avec cinq petits trous et par là, tout, absolument tout disparaîtrait, tout ce qui coule... Et plus rien.

Ce n'est pas la place de la machine Kayser au décès de ma grand-mère. Invisible elle doit avoir été descendue dans la vaste cave de la maison mise à disposition de mes parents et

dans leur petite maison d'après je ne la retrouve pas non plus. Elle arrive chez moi rue Georges Brassens par camion de déménagement de Belgique en France. Il faut, après le hall d'entrée de forme carrée et peu spacieux où, le temps de se dévêtir, on accroche son manteau au porte-manteau en face, et ses chaussures dans le placard de droite dont la port coulisse mal et dont la partie gauche était régulièrement humide d'un chauffe-eau qui fuit, entrer dans le salon par la porte à gauche à double battants vitrés dont un seul a été bloqué, pour la retrouver coincée contre le mur, plaquée au radiateur. Là a échoué la machine à coudre, petit meuble sans plus aucune utilité, qu'il avait bien fallu casé quelque part et au fil des années sur elle abandonner tout ce qui nous reste dans les mains comme on se déleste, une fois rentré à la maison, les clés de voiture, les gants, les moufles, la pompe à vélo, le cadenas du même vélo, un cendrier en verre recueillait des pièces, des clés dont on avait perdu le souvenir de la serrure qu'elles avaient ouverte un jour, et qui débordait, puisque la machine avec son gros coffre au sommet duquel une volumineuse

poignée dorée offrait pourtant bien peu de possibilités de rangement. Dans la maison d'après, tandis que surnageait l'idée qu'on y arriverait, à continuer à vivre ensemble, malgré les enfants déjà absents au moins cinq jours de la semaine, elle avait pris place à gauche du buffet dans la salle à manger, et à droite de la baie vitrée. La machine avait été démontée et laissée vaguement à terre dans le garage : j'avais décidé de donner fonction au reste, à la table avec son joli coffre. Rappeler sa noblesse aussi. Ne serait-ce pas l'endroit idéal pour écrire ? Ainsi l'avais-je imaginé. Un endroit lumineux, le jour venant de gauche, idéal pour une droitère. La pédale servirait de repose-pied. Restait un problème majeur : le trou au milieu du plateau de bois qu'avait laissé l'espace où il y avait eu la machine avant que je la démonte. J'ignore totalement comment j'ai résolu ce problème. Une fois le temps d'écriture révolu, le coffret venait judicieusement boucher le trou. Mais comment diable avais-je comblé l'espace vide pour éviter qu'il n'avale mon cahier. D'un carton de papier aquarelle suffisamment rigide, d'une planche de fortune

comme celles d'un de mes placards ? Le corps garde pourtant souvenir d'y avoir écrit, assis face à ce mur avec les pieds sur le plateau grille et de part et d'autre des genoux les deux tiroirs étroits et longs dans lequel toutes sortes de petites merveilles comme oubliées dont un petit sabot en cuivre pas plus gros que mon petit doigt qui renfermait des aiguilles... Ensuite devenue endroit où poser les plantes offertes en cadeau, le panier d'osier destiné au courrier en retard, aux factures en attente, aux mots que doivent échanger et c'est forcément par écrit deux personnes qui ne vivent plus sous le même toit, dans la période où l'une d'elles avait encore accès à la maison, avant que soit prononcé la séparation officielle, le petit cœur sur une tige plantée dans une plante retrouvée desséchée et qui serait accroché à une branche d'un pin qui se penchait par-dessus la mer là où les cendres seraient jetées et tout ce qu'il faudrait jeter à la benne, et en premier la machine à coudre Kayser de ma grand-mère. Parce que tant de machines à coudre dont on ne voulait se débarrasser que sur leur publicité les brocanteurs unanimes

précisaient, se déplace à domicile excepté pour les machines à coudre. Tout ce que cette machine qui n'existe plus, qui a été détruite complètement et depuis plusieurs années, charrie avec elle et pas toujours acceptable ce qu'elle laisse filtrer de hors sujet qui pourrait sembler inapproprié ici s'ils n'avaient ceci en commun avec l'histoire de Marie-Jeanne : une mort qu'on n'accepte pas et toujours sur elle à buter par-delà les années.

Ce n'est pas ce qu'est devenu le lapin, l'histoire qu'on lui avait inventée, retourner avec ses copains creuser de vrais terriers et élever une ribambelle de lapereaux, le goût de la liberté plus fort que son amour pour sa maîtresse, toute la journée à s'ennuyer dans son clapier, pendant que tu étudies, les jours où tu ne peux pas aller le voir parce qu'il pleut toute la sainte journée, et Marie-Jeanne se demandait qui vraiment rêvait de liberté, de Miette ou de sa mère, quand ce qu'on lui avait inculqué dans le corps c'est goût de la sécurité, et en sécurité il l'était son lapin chez eux, nourri tous les jours,

dans de la paille propre, Miette y veillait, et ne risquant rien de grave, protégé des renards, des chiens errants ou des chasseurs, essayer alors de les imaginer heureux loin d'elle, maman lapin et ses bébés avec de jolis rubans roses dans leur nouvelle maison, elle n'y arrivait pas, les voyait plutôt serrés les uns contre les autres à même la terre et le froid exposés à tous les dangers dans une obscurité effrayante. Et la voix de Miette qui avait oublié sa présence les gens ont faim, Madame, il faut les comprendre et ce Marcel je ne l'ai jamais bien senti.

Ce n'est pas ce que deviendra Miette, que la mère de Marie-Jeanne ne pourra pas garder auprès d'elle, comme se priver de la seule à l'aimer, à la comprendre, à vouloir la servir comme atténuer sa peine en la débarrassant de tout souci matériel. Parce que se faire payer pour supporter le poids de sa faute, d'avoir emmené son unique enfant à la mort, c'est éducation religieuse, seule voie de salut quand tout à été perdu, gâché, piétiné. Se faire souffrir davantage. Parce que la garder près de son

corps de mère déchu, ce serait prendre le risque de remplacer son enfant, donner tendresse à Miette serait inacceptable, ou alterner rudesse et tendresse, la malmenier pour garder le risque de l'aimer à distance, s'en préserver, attendre de Miette qu'elle la déteste, lui donne ce qu'elle mérite, arrête avec tout son amour et son dévouement, qu'elle ne mérite pas, frapper le chien figé dans la fidélité jusque sous les coups et espérer être mordu en retour, lacéré, sentir dans son corps douleur physique, dans la chair dans le muscle dans l'os attaqués par les crocs, pour éteindre l'autre, celle de la tête et du cœur, chasser Miette à la fin, après avoir épuisé insultes et mauvais traitements sans qu'elle se révolte, supplier encore Madame en faisant son balluchon, laissez-moi rester près de vous, lui trouver une bonne place au moins, chez l'amie qui a quatre enfants, celle que Miette était allée chercher en pleine nuit...

Ce n'est pas le manuscrit essentiel qui n'a pas été publié qui résumait tout, expliquait tout, qui n'a pas trouvé son éditeur, même s'il avait été

reconnu qu'il tenait la route. A retravailler l'insertion de la suite. Ce qui faisait tenir l'ensemble, c'était pour chaque chapitre du livre la présentation en italique, en exergue comme en conclusion, les paroles de l'amant, et comment ce texte enclos visuellement dans ces phrases répétées illustrait une emprise qui allait durer presque une vie. Qui finit par celles-là tout aussi mensongères *on vivra ensemble quand on sera vieux*. Et avec la publication de ce livre-là, tout aurait été expliqué, exposé, raconté de l'origine à la fin. Ce livre refusé était une fin en soi. L'essentiel de ce manuscrit resté secret a besoin d'être raconté, bien davantage encore que si tout avait été dit en un seul. En lui refusant la mise au jour, chaque bribe continue à hurler en moi et c'est de plus en plus fort, elle multiplie ses ramifications et consolide son emprise. Je dois alors me résoudre à laisser le passage à un infime moment, ici ou là, et parfois c'est juste à un objet qui prend l'auteure par surprise comme ce prie-dieu, parce que tant que je ne l'aurai pas écrit, je n'aurai pas la paix, quelque chose continuera à taper en moi, à réclamer existence, faisant naître un livre après

l'autre et ce n'est jamais fini, toujours il faut recommencer un autre à la suite. Mais écrire ce serait autorisation à se délester des objets que ceux d'avant ont fabriqué de leurs mains, que ceux d'après ont soigneusement conservé en état avec tout le soin qu'il fallait. Ecrire ce serait aussi délester le corps de tous ces sentiments qui ne m'appartiennent pas, que mon corps a engrammé à ne plus savoir d'où ils proviennent, qui les a éprouvés, à les écouter raconter, ce que j'ai ressenti et qui a creusé sillon au-dedans, laissé empreintes sur la peau, écrire comme s'ébroue un chien.

Ce n'est pas la honte, ou plutôt tous les sentiments de honte, ici entremêlés comme écheveaux de laine enchevêtrés à ne plus pouvoir les distinguer les uns des autres, savoir à quel pelote appartient ce fil-là, vaste énumération des hontes sournoises à mêmes leurs corps de femmes, depuis la mère de Marie-Jeanne, la honte secrète qu'elle gardera de cela, survivre à son enfant, survivre

longtemps, et l'enfant qu'elle aurait pu avoir après, en âge encore, l'enfant d'après qu'il voulait lui faire, le docteur, comme on remplacerait, remplirait un trou, ce bonheur qu'elle s'était refusé, qu'elle leur avait refusé comme porter sa croix, se punir, les châtier, qu'est-ce qu'ils croyaient tous, que cela effacerait son chagrin, d'un coup de baguette magique, la honte de cette peur au fond d'elle inavouable, avoir un second enfant atteint de la même maladie.

La honte de la mère de Marie-Jeanne, de l'amie et de toutes les autres indéfinies et rassemblées ici.

Ce sentiment de honte, elle dit, c'est quelque chose dont on ne parle pas, c'est juste quelque chose qui pèse, le contraire d'un ventre de femme enceinte, qui est un poids dont on est fier, qu'on porte au-devant de soi, qui empêche la grâce et gêne la marche, mais qui donne à celle qui le présente respectabilité, attire la mansuétude, les sourires en biais, teintés de bienveillance, on se demande pourquoi cela émeut autant, c'est une affaire si privée que de

vouloir un enfant, de la mettre au monde, ça devrait se faire dans le secret, c'est du moins ce que pensait l'amie qui était née en 1900, qui ne portait pas ostensiblement son gros ventre, qui le cachait peut-être, jusqu'à la veille de son accouchement et elles avaient bien failli se fâcher pour la vie, de cette visite de la mère de Marie-Jeanne et elle, sa meilleure amie, toutes ses années ensemble au pensionnat, ce que cela crée comme liens indéfectibles, dormir dans des lits parallèles cinq nuits par semaine, des heures d'étude coude à coude après les cours, les lettres d'amour jetées par-dessus le mur de son jardin le week-end et qu'elle lui lisait en chuchotant au risque d'être punies au risque de se voir confisquer la lettre par la sœur avec dessus les mots tracés d'une petite écriture indéchiffrable mais avec l'habitude maintenant elle en était devenue maîtresse, dans la volonté de ne pas perdre un mot, qu'il n'y ait pas de trou dans la phrase, qu'il n'y ait pas hésitation entre deux sens à lui donner, ainsi elles s'étaient vues la veille de son accouchement et ne lui avait pas dit qu'elle était enceinte de sa deuxième fille, la veille, elle l'a répété, la veille, tu te rends

compte, comment est-ce possible que ça ne se voit pas, que ce ne soit pas la seule chose dont elle ait envie de parler, surtout à sa meilleure amie, de la naissance qui était proche, quelle mère fait ça, elle a demandé, la seule explication qu'elle voyait c'était la honte, de ce qui s'était passé pour en arriver là, à cet enfant sous sa robe, après l'amour dont elle ne savait rien de la réalité depuis les romans plus ou moins autorisés, ce qu'elle imaginait depuis les jolies lettres de son amoureux secret, pour en arriver à cette nuit-là, le fossé entre le rêve et le terrain, ce qu'elle en gardera toujours du dégoût du corps, quelque chose dont elle ne parlera pas, qu'elle n'avouera pas, qui se sentira dans sa façon d'embrasser, de refuser le contact, de garder loin du dedans de ses deux mains la peau humaine, quand les plonger dans la fourrure de ses chiens ce sera avec bonheur et ça se voyait, elle dit, à moins que ce ne soit un déni de grossesse, et laisser le soin de l'enfant à sa mère, de celui-là comme des trois autres, la grand-mère décrite comme douce et menue et toujours parler de ses yeux bleus, une exception parmi les yeux noirs de tous après, la

honte inculquée au pensionnat, avec la présence de Dieu en permanence au-dessus de leur tête, à qui il fallait demander pardon, qu'il ne fallait pas offenser, pas peiner et c'était selon, et les séances au confessionnal, à raconter ce qui ne se raconte pas il fallait, dire ce dont on avait honte, dans l'obscurité de la cage en bois avec les genoux abîmés contre le rugueux du bois et lever la tête vers lui, derrière la grille, qu'on apercevait à peine, qu'on reconnaissait parfois et c'était supplice pire encore, savoir qu'on le croiserait, qu'il saurait cela de vous, qu'il le saurait et ce serait pour toujours, c'était sentir le poids en dedans grandir grandir et devenir de plus en plus lourd et le pardon accordé qui n'arrangeait rien, c'était mensonge que la promesse d'un soulagement, l'enchaînement du repentir et du pardon accordé par le prêtre, le seul soulagement qu'elle ait jamais ressenti, c'est de pouvoir sortir de là, en écartant de la main, le rideau noir et faire le signe de croix avant de tourner le dos pour se diriger vers le lourd de la porte à deux battants. Tomber d'un coup dans la lumière, c'était le premier et unique

allègement. Devenir mère seulement avec la tête, en laissant son corps en dehors de l'affaire, ce que cela fera aux enfants des enfants des enfants, elle se demande, des dégâts sur combien de générations, et pour cette autre, étrangère, entrée par mariage dans la famille ce sera mêmes dégâts d'une éducation pire encore qu'elle recevrait elle aussi des sœurs, et pourtant trente ans plus tard, la rigidité qu'elle en garderait à vie jusque dans ses emplois du temps, un jour précis pour chaque tâche ménagère même pendant les deux mois où elle était en vacances et n'y déroger sous aucun prétexte, et pourtant une génération plus tard et rien chez les sœurs n'aurait changé, serait devenu pire, on peut parler de maltraitance, vous êtes d'accord avec moi, pour elle si petite, quand trente ans plus tôt l'autre ne l'avait pas connue, on cherche des raisons, est-ce de n'y être venue qu'après ses douze ans, après l'école primaire tenue par des sœurs aussi mais tout à côté de la maison et pouvoir rentrer tous les jours chez ses parents, en avoir surtout, ce que cela change, d'être livrée à l'orphelinat et y être seule au monde, dans le grand dortoir des

petites l'inspection des lits, la terreur si forte que déjà celle qui avait mouillé ses draps éclatait en sanglots, que la sœur savait vers quel lit elle devait se diriger pour gronder et le geste qu'elle faisait du bras à arracher les draps dans un combat de blanc et de noir de sa propre chasuble à cornette, tu vois la scène depuis si longtemps et toujours tu te demandes quelle rage quelle haine emprisonnée actionne ce bras de la justice qui va obliger la petite à mettre sa culotte sur sa tête pour que toutes puissent voir la responsable de ce crime impardonnable, ce qui s'inscrira dans le corps de celle qui tous les matins dans le froid réveil de la pièce non chauffée dans les draps de son lit resté secs ressent l'excitation de la peur qui peu à peu s'essouffle pour laisser le champ libre à la honte du soulagement : la sanction et l'humiliation tombées à côté. La fierté peut-être aussi, un infime sentiment d'être quelque chose de mieux que celle qui avait mouillé son lit, allez grandir et vivre après cela.

Accepter la souffrance pour conjurer la honte, avoir mal souffrir se taire / peur avec s'interdire le recul instinctif le retrait il ne faut pas qu'il se

voit soit détectable / peur occupe toute la place
serrer les jambes les dents aussi / la mâchoire
serrée jusqu'aux épaules les muscles qui
tiennent la tête debout / garder la tête haute
marcher sans regarder ses pieds et même dans
les escaliers / tenir la peur enfermée et garder
la tête haute / au-dessus de tout / de tout
soupçon / rester digne Dieu te voit voit tout ce
que tu fais / oublier Dieu l'oublier très fort
c'est y penser tout le temps qu'il est sur elle /
ça fait mal mais pas tant que ça connu bien pire
/ quand elle s'était coupée le doigt si profond
qu'on voyait l'os / le sang qui avait giclé et les
taches qui ne partaient pas / qui s'en était
occupée / toujours trouvé une solution pour
chaque tache un remède / l'eau de Javel existe
depuis combien de temps la question est posée
/ l'ammoniac pour raviver les couleurs des
tissus / les poumons qui se révoltent puis
s'habituent / on s'habitue à tout / c'est efficace
étonnant même comme ça nettoie un tissu qui
ne se lave pas / le tapis de l'appartement en
aurait bien besoin / c'est honteux de le laisser
dans un tel état / l'amie, le morceau de
chocolat qui lui fait honte / celui qu'elle se

garde pour elle seule caché dans le placard de
l'arrière cuisine / en hauteur pour qu'on ne le
voit pas / qu'elle seule de grande taille puisse
l'atteindre / la honte que ça lui ferait si sa mère
ou la servante la voyait faire / dérober un carré
de chocolat par temps de guerre et c'est en
priver ses propres enfants / mais ils
l'avaleraient tout rond à ne rien en sentir /
l'odeur lui reste à elle-même après que le goût
ait quitté la langue / le chocolat réconfort / ça
va s'arranger c'est la phrase qui lui vient tout le
temps qu'il fond entre langue et palais / quand
les baisers n'arrangent rien / la langue de l'autre
dans sa propre bouche / dans le bain de sa
salive quand celle du chien sur ses mains ne la
dérange pas comme si celle-là ne souillait pas
ou souillait moins que l'autre allez savoir
pourquoi / se laisser faire jusque dans la
souffrance / ce n'est pas qu'elle ne la sent pas
c'est qu'elle a un seuil d'acceptation du mal que
l'autre lui fait qui est hors norme / inculqué de
mère en fille ce haut niveau / de l'acceptation
/ et ne se plaindre jamais que dans l'oreille
d'une autre femme mère ou fille / se plaindre
de ce que l'homme lui fait / lui inflige / la

contrainte jusque dans le creux de nuit dans
son intimité / c'est toujours mieux que la colère
de l'homme / faire taire sa colère la garder
endormie tapie / toujours bien présente et y
penser tout le temps / même quand tout est
calme et parfois plus encore lorsque tout est
calme apaisé et parfois joyeux / dans ces
moments-là aussi on sait que ça ne durera pas
/ on reste sur le qui-vive / Qui peut vivre
comme cela / quelle femme vit autrement /
elle ou elle / pour elle c'est autre obligation
pour calmer la peur au-dedans / elle fait / elle
anticipe / prévient les désirs de l'homme / agit
manipule caresse apprend ce qui doit être
connu pour sa jouissance à lui / connaît mieux
le corps de l'homme / ne touche jamais le sien
/ le plaisir du sien se fait sans y porter les doigts
sans y mettre les mains / serrer les jambes suffit
/ c'est elle qui a appris à sa cousine / depuis le
corps de Ken sur Barbie / les deux statues de
plastique avec les seins en obus de Barbie ça
suffit / la jouissance coule elle vient toute seule
/ il n'y a pas de dieu pas de honte non plus /
du moment que l'homme est heureux / sera
une bonne épouse / lui donner ce qu'il veut /

celle qui croit le tenir par la propreté et c'est ce qu'elle raconte / ne dit rien de ce qui se passe la nuit / c'est par le ventre qu'on tient les hommes / pas d'autre choix puisqu'elle a horreur de la cuisine / et même bain d'injonctions pour la fille de Marie-Jeanne si l'enfant était restée dans la maison du Dr Pirlot / une belle maison bourgeoise en briques rouges avec des tourelles et un toit comme celui d'un château et le parc tout autour et en été la végétation qui cachait la maison comme une forêt se referme sur un conte de fées / elle aurait grandi / après la guerre grandi / aurait eu une fille / qui aurait connu la peur / la honte aussi / les deux vont-elles toujours de pair /

La honte de la nudité de son corps d'un infime défaut de ce qui n'est pas un défaut mais juste quelque chose une partie de lui qu'on aurait voulu autrement de forme différente de couleur d'épaisseur de taille éteindre la lumière se cacher dans les vestiaires pour se déshabiller la honte du regard sur soi-même de celui des copines des filles des femmes honte ne veut pas qu'on la voit toute nue qu'il la voit toute nue lui ou lui le regard de l'autre ce qui s'anime dans

son œil depuis celui-là qu'on n'oubliera pas le même regard collé à l'iris de tous ceux qui viendront après la honte l'envie d'échapper de se cacher de revêtir le corps l'arracher au regard de l'autre le regard qui brûle qui déshabille qui salit qui entre dedans qu'on ne peut rejeter au-dehors ignorer quoi mettre en écran qui ferait barrière garderait à distance le regard qui perce pénètre viole le refus de poser nue un jour son regard à lui qui rachète qui se pose sur une photo dont elle a oublié tout des circonstances qui tenait l'objectif on s'en doute aucune image de lui tenant l'appareil pourtant juste le regard de lui venu après longtemps après qui l'aime au-delà de ses peurs au-delà de ce qu'il voit au-delà de sa peau aussi au-delà comme un effet de zoom à exploser la peur. Peut-être s'est-il présenté pour elle ou pour elle, qu'elle a fini par le rencontrer, le laisser approcher mais peut-être pas, qu'il était trop tard que c'est quelque chose qu'on ne peut pas changer depuis le regard déplacé le premier et de tous ceux d'après vicieux vicelard violent vitriolant vivisecteur visée longue portée et pour longtemps le porter collé à sa peau nue honte

de se montrer nue comme peau tatouée, tache d'encre indélébile. La honte de son corps nu comme une peau qui lui manquerait, lapin à qui on vient de retirer la fourrure et même rougeoiement de ce qui flambe dans le manque de quelque chose qui ferait barrage au regard la nudité de son corps aussi quand elle est seule c'est même inconfort comme exposer quelque chose d'inconvenant trop grosse trop maigre trop grande trop petite trop de poitrine pas assez ça ne marchera pas écrire depuis la voix ce matin quelque chose de la honte ne peut pas être dicté ne peut pas être élaboré avec la voix la voix qui part du corps du ventre qui remonte pour reprendre souffle se confîne dans la bouche entre les dents et la langue à hésiter avant que les lèvres ne les expulsent incapacité de dire la honte avec la voix les doigts à les écrire c'est possible les doigts sur le clavier les mots s'alignent avec la voix elle se refuse il faudra déjouer le piège ses regards imaginaires sur sa peau l'envie de les susciter parfois s'en rendre maître en les provoquant en les anticipant en les imaginant ces regards à effleurer la peau regard contact et ne pas

pouvoir dissocier les deux le regard de l'autre en face et le ressenti sur sa peau, issue d'une mère qui brave la honte comme l'ignorer à traverser le salon sans habits sans raison comme partir en guerre contre cette obligation de cacher le corps de le garder couvert enseveli dérobé et l'affirmer en traversant nue le salon dans la lumière du jour sous les yeux de l'enfant sans souci d'esthétisme avec les chaussettes qu'elle a gardées aux pieds chaussettes ou autre chose qui casse la beauté du corps comme la ridiculiser avec un détail trivial forcer le texte à s'écrire avec la voix malgré le refus du matin malgré quelque chose dans le corps qui bloque y aller en force forcer le passage le pas sage traverser le salon toute nue quand tant de mises en garde ne pas coucher se garder pour le mari de plus tard quand elle sera grande et qu'elle ne connaît même pas et de la voix dire et dicter et écrire comme contrebalancer le langage paradoxal affirmer une chose et son contraire embrouiller malmener le raisonnement se promener toute nue dans le salon, écrire c'est sa façon à elle.

Ce n'est pas la peur transmise de mère en fille,

la peur que son nouveau-né ne respire plus et se relever pieds nus dans la nuit pour écouter la tête penchée au-dessus du berceau et parfois même allumer pour guetter, à défaut du bruit du souffle, le mouvement de la couverture qui se soulève au-dessus du petit corps, la peur qu'on ne kidnappe son enfant et dans le train couchette lui attribuer la couchette du dessus tout en haut sous le plafond du wagon plus forte que la peur qu'il tombe de si haut parce que entre le kidnappeur et l'enfant il y aura son corps à elle comme barrage ou protection, toutes ces peurs transmises et c'est par le corps car ce sont des peurs jamais exprimées et pourquoi certaines mères comme l'amie semblent en être exemptées, quand d'autres issues d'elle en seront comme rongées de l'intérieur ?

Viens-en aux faits. **A ce que c'est. C'est** l'histoire de Marie-Jeanne. Le portrait de celle qu'on avait appelé dans la nuit et jamais ces lèvres à donner le récit. Il tombait depuis d'autres de la génération d'après, qu'on était

venue la chercher dans la nuit, et ce devait être Miette sans doute, la petite servante, qui était venue comme elle était, pas couchée de la nuit à suivre Madame comme un chien qui gémit de la douleur de sa maîtresse, et le docteur lui avait ordonné d'aller la chercher, elle, l'amie, qui pourrait peut-être faire quelque chose, la raisonner, lui faire entendre raison, elle à avoir toujours plus de bon sens que les autres, à l'esprit pratique, une âme de général à organiser ses troupes, quatre enfants, les parents à demeure et tous ceux de la famille qui trouveraient refuge chez elle, parce qu'ils avaient quitté la ville avant qu'on ne fasse sauter les ponts, toujours à s'activer du lever au coucher, à parer au plus pressé, pas comme la femme du docteur, et peut-être qu'il se disait qu'avec une autre mère, elle serait toujours en vie, Marie-Jeanne, mais il ne le dirait jamais, avec l'amie si cultivée, à avoir tout lu, qui aimait le débat et parler politique, défendre ses idées, ne refusait pas un verre de vin en soirée et même parfois une cigarette, un jour même à défendre les enfants de divorcés à l'école Sainte Véronique, s'opposant à ces mères indignées

qui souhaitaient qu'on leur interdise leur école, elle avait déclaré que les enfants n'y étaient pour rien eux, c'est elle que le docteur avait envoyé chercher, parce qu'il était épuisé et impuissant, une permission qui lui avait été accordée seulement pour cela, enterrer sa fille unique, et le manteau de culpabilité qu'il venait de revêtir pour toujours et qui allait l'étouffer peu à peu, de ce qu'il lui avait dit, à sa femme, ordonner même, puisque les femmes devaient obéir à leurs maris, c'était une autre époque, et pour une fois elle avait fait preuve de courage et de débrouillardise, elle était parvenue à la côte, emmenant Marie-Jeanne, malgré les embuches du voyage, va à la côte, il lui avait dit, là vous ne risquez rien, c'est là qu'est l'état-major. Était-ce un privilège qu'il avait eu de connaître cette information confidentielle avant tout le monde, parce qu'il était officier, comme le sont tous les médecins, et lui retenu ailleurs, là où il avait été envoyé, incapable de les mettre à l'abri, réquisitionné pour soigner les blessés, quand sa fille se mourrait faute de soins.

Les vêtements qu'elle avait gardés trois jours, la femme du docteur, et refusait encore d'ôter, la robe imbibée du sang de sa fille et tout devenu sec, mais le tissu ne s'était pas rigidifié pour autant. A cause de la maladie peut-être. Miette tourant autour d'elle, tendant les mains pour tenter de déboutonner la robe, et les suppliques dans la voix, laissez-moi vous aider, et la colère en réponse en face, un sursaut de tout le corps affaissé, à lui arracher avec rage le tissu des mains, à crier après elle, qu'on la laisse, elle voulait mourir, les cris de bêtes qui venaient de sous l'immense tache marron et l'odeur puissante qui s'en dégageait. Jusqu'à ce que le docteur ordonne à Miette d'aller chercher l'amie de Madame et de lui demander de venir urgemment.

Vivre ensemble sans se parler avec juste cela entre eux la mort de leur fillette, la haine qu'elle éprouve pour son mari, le ressentiment gardé intact par-delà les années de ce qu'il les avait envoyés à la mort et de continuer à soigner tous les autres, quand sa propre fille il l'avait laissée

mourir, faute d'une toute petite piqure (à vérifier). Au mari de l'amie, il avait promis, que tant qu'il vivrait, il n'aurait pas besoin de sécurité sociale, pas besoin de payer pour cela, il avait dit, celle qui racontait avait un jour précisé cela. Et lui enfermé dans son cabinet ou parti en visite, rentrant tard et directement enfermé à nouveau dans le bureau de son cabinet. Mais leurs âmes réconciliées deux jours avant qu'il soit enterré, de ce que la femme du docteur avait pu faire, dont elle lui avait parlé, qu'elle lui avait demandé et il avait été d'accord, peu de temps avant qu'il meure. Une nuit, la dernière avant les obsèques, c'était pour demain, elle avait réclamé qu'on la laisse seule avec le mort. Car sinon toujours quelqu'un à se proposer pour veiller le mort avec elle, à sa place même parfois, l'encourageant à aller s'allonger quelques heures, afin de tenir le coup, mais elle avait insisté, réclamé qu'on la laisse seule avec le mort, l'amie s'était-elle étonnée, tant de ferveur pour son mari, alors qu'elle était au courant, savait qu'elle ne lui parlait plus depuis des années, ou l'amie avait-elle pensé à la suite, à

cette solitude qui commençait pour elle veuve qui se trouverait dépourvue et privée de l'objet de sa haine. la chambre mortuaire qu'on avait dressée dans le bureau, dessinant une pièce dans la pièce avec ces pans de tissus noirs et des croix brodées au fil d'or que faisait briller quelques bougies et le porte-cierge en cuivre, le choix du bureau judicieux à cause de la proximité de la porte d'entrée et de la salle d'attente où on patientait avant que les trois personnes précédentes sortent écartant légèrement le rideau entre deux pans pour laisser la place aux suivants et la coupe cuivrée au pied du cercueil pour les notables y déposer leur carte de visite, que la femme du docteur sache qu'ils étaient venus faire visite, qu'elle puisse leur envoyer une carte de remerciements, dans la chambre mortuaire de nuit elle était venue avec son chargement plein les bras, déterminée et sans peur et c'était bien exception, cette absence de peur, le grand corps décharné plus rigide encore que de son vivant, étendu à sa merci, elle le voyait comme celui qu'elle envoyait rejoindre leur fille, il fallait encore soulever la couverture de satin blanc

cassé avec toutes ses dentelles ridicules plus encore pour cet homme, la garniture du dedans du cercueil qu'on lui avait demandé de choisir et le prix exorbitant qu'il avait fallu payer pour le corps pourrir dans la terre malgré le béton et la dalle avec les infiltrations qu'on ne pourrait pas empêcher, les angoisses que ça lui faisait la nuit jusqu'encore maintenant d'imaginer la chair de leur petite fille macérant là-dedans, elle avait placé sous la garniture immonde qui ne protégerait de rien, les cahiers que Marie-Jeanne avait remplis de sa jolie petite écriture régulière d'enfant si gentille, si mignonne, si parfaite, à part sa maladie. Parce qu'après elle, elle voulait dire, à sa mort à elle, plus personne pour le faire, tu comprends, elle avait dit à l'amie.

La mère qui court sur la plage avec l'enfant dans les bras et les médecins occupés ailleurs auprès de tous les soldats blessés, agonisants, le poids d'une enfant à courir longtemps comme une folle à courir en tous sens et appeler de l'aide en même temps quand des blessés il y en

a tant, appeler quelqu'un, un médecin, prier Dieu et promettre, pour que quelqu'un fasse quelque chose, tant qu'il est encore temps, et marcher et porter et étreindre, ne pas lâcher, tenir encore malgré le souffle court, les poumons en feu, pour que son enfant ne se vide pas de son sang d'un tout petit trou que la clenche de la fenêtre ou d'une des portes venait de lui faire dans le ventre à cause d'une explosion et l'inéluctable, la maladie de l'enfant hémophile et à cause de cette maladie se vidant de son sang et jusque quand courir, renverser le destin, combien de temps à courir, à espérer encore, faire quelque chose, arrêter l'hémorragie, et le moment où la femme du docteur comprend qu'il n'est plus temps d'appeler, de courir, d'espérer, la minute d'avant oui, mais celle d'après non, tout est fini, l'histoire ne changera plus de fin, sa fille, son enfant, la chair de sa chair a cessé de respirer, morte dans les cris de sa mère, et son essoufflement et sa rage à tenir encore et l'image de la petite héroïne du tram qui lui revient comme ultime image, avec le ciel gris sombre du floconneux des nuages avant de

fermer les yeux, elle n'entend plus les cris de la mère, de plus en plus légère comme monter au ciel dans la douceur ouatée des nuages de là-haut elle peut se regarder mourir comme s'éloigne une personne et devient de plus en plus petite la peur qui coule du ventre et c'est comme soulagement la peur qui quitte son corps comme être passée au-delà, mais elle est l'héroïne désormais, à mourir doucement sans peur dans les bras de sa mère. **A retravailler**

Les mots qu'elle avait trouvés, l'amie... Qu'elle ne dira jamais à personne, tu vas pouvoir les inventer, c'est ce qu'il faudrait, les inventer, la seule chose dont tu es sûre c'est qu'ils avaient été prononcés, qu'elle avait trouvé les mots qu'il fallait pour que la mère de Marie-Jeanne quitte la robe tachée, accepte l'intervention de Miette, les mots justes quand son corps à elle n'a pas de langage propre, pas de bras, ou si raides dans l'inaction, pendants le long du corps, hors d'usage à cause d'une rigidité dans le maintien de ce qu'on lui avait inculqué chez les sœurs et dans le corps en face

c'est même rigidité, vivants l'un et l'autre dans le carcan de la bienséance, dans la latitude réduite de ce qui se fait, laissant au dehors de soi, pour les autres ce qui ne se fait pas et la honte que cela ferait à l'intérieur on ne saurait trop dire où d'avoir mal agi fait ce qui ne se fait pas hurler crier se jeter à terre rester avec sur soi des habits sales souillés du sang de sa fille la douleur dans le corps en face a explosé le corset de l'éducation non elle ne s'est pas servie de ses bras de ses mains pour enlacer l'amie en face apaiser son corps abîmé elle a préféré garder distance alors que crois-tu qu'elle ait fait tu en as une idée elle a dû parler se servir du langage parler parler parler encore avec les bras le long du corps les mains à se joindre et c'est pour supplier, il faut que tu m'écoutes tu ne peux pas rester comme cela demain les gens viendront faire visite rendre un dernier hommage à ta petite-fille elle n'aimerait pas te voir comme cela sois raisonnable laisse Miette te laver elle va s'occuper de toi, de sa voix posée d'institutrice parler et raisonner tenter de rendre raisonnable comme elle a toujours su le faire avec les élèves son mari ses enfants un

jour ses petits-enfants à part à moi, pourquoi ne t'a-t-elle pas parlé à toi, enfin au début elle a dû le faire, puisque c'est elle qui m'a appris à lire et à compter, à calculer aussi, parce qu'elle n'avait pas besoin de le faire, elle ne faisait que des choses utiles parant au plus pressé toute sa vie, pourquoi aurait-elle raisonné une enfant sage qu'aurait-elle bien pu ajouter d'utile, d'un tempérament à aller d'emblée là où on avait besoin d'elle, préoccupée de ses autres petits-enfants, tu as dû en garder une certaine jalousie peut-être, tout comme ses propres enfants réveillés en pleine nuit et leur mère les laissant aussitôt pour courir là où le devoir l'appelait avec des bras qui ne possédaient pas le pouvoir de cajoler d'enlacer de contenir partant avec ces bras-là pour consoler d'autres chagrins bien plus graves elle dira est-ce qu'elle le dira on peut se le demander c'est d'instinct que les petits sentent qu'ils ne peuvent pas rivaliser avec le drame de la maman de Marie-Jeanne ainsi donc le drame a ce pouvoir magique de faire venir Maman en pleine nuit malgré les pleurs de petit dernier que la cloche de l'entrée agitée sans discontinuer par Miette a effrayé

elle ne se retourne pas attrape sa veste au portemanteau derrière l'escalier où ils sont venus voir qui était à la porte au bout du couloir sombre elle ne se retourne pas n'entend plus les pleurs du bébé elle sort en claquant la porte derrière elle et le bruit de la porte de la boîte aux lettres qui précède de très peu le grincement de la grille et puis c'est les pleurs du bébé dans le silence de la maison venez vite Madame c'est pour la femme du docteur ils avaient entendu il a juste dit qu'il fallait venir et ils avaient senti dans l'air ce qui flottait faisait battre le cœur plus vite la peur mais pas vraiment comme la peur des bombes qui pouvaient faire exploser leur maison et à chaque fois dans le bruit des V1 au-dessus de leur tête tout le temps s'imaginer morts ou écrasés par des pierres et des briques un peu comme l'avait été la maison des Frankinet toute soufflée et pourtant pas en paille comme celle des petits cochons, avec son pan de mur qui était resté debout et visible l'endroit où le lavabo y avait été accroché, chaque fois qu'ils remontaient la rue leurs yeux médusés fixés à cet endroit précis qui gardait trace de ce qui s'y

faisait avant, à cet endroit précis où on se lavait et maintenant exposé à l'air à la vue de tous unique mur d'un lieu intime, mais cette nuit-là ce n'était pas une peur pour eux, pour leur maison, non, ce qui flottait dans l'air c'était une peur pour les autres, ce quelque chose qui était arrivé et qui était grave pour les autres qui ne changerait rien chez eux dans leur famille et dont on aurait voulu savoir de quoi il s'agissait, une curiosité excitante pour le secret, retournez vous coucher ce n'est pas pour vous ce sont des histoires de grandes personnes, tout cela portait un nom et c'était le drame et c'est ainsi que le goût leur en était venu, à chacun d'eux réveillés au milieu de cette nuit-là et pour longtemps, le drame, et comment en faire le récit et le transmettre ce serait leur façon de se l'approprier, jusqu'à elle qui écrit le drame pour l'appriivoiser.

Les voix s'éteignent en premier quand leurs écritures survivent dans la mémoire qu'elle en garde. Décrire le tracé de leurs mots pour chacun elle pourrait. Mais depuis leurs

voix c'est le silence. Comme tues à jamais. Comme perdus les mots qu'elle avait trouvés, l'amie. Sa voix au-delà des années. L'oreille est paresseuse. Elle n'a rien fixé. Rien retenu. L'œil est plus efficace. Mémorisée la bouche : ses lèvres en mouvement avec le petit bruit désagréable qu'elle fera plus tard comme essayer de retirer d'une molaire quelque chose qui serait coincé mais le plus discrètement possible jamais y porter les doigts elle a été élevée chez les sœurs son sourire de biais qui découvrent davantage les dents de gauche et le fin crochet d'or au fond pour un quelconque bridge fixé par sa fille. Sa fille... Où est sa voix de tragédienne à elle, l'enfant réveillée dans la nuit du drame où Miette était venue chercher sa mère ? La voix s'efface toujours pour l'image. La bouche entre en scène et on ne verra plus qu'elle, mêmes lèvres minces que sa mère même rides verticales de s'être trop souvent pincées. Quand les lèvres de la mère se pincent c'est pour indiquer autre avis, réprobation ou juste mépris amusé et rien de tout cela ne durera, vite elle n'y pensera plus, passera à autre chose, elle est d'un heureux

caractère comme on dit, pour sa fille lèvres serrées c'est essayer de ne pas dire ce qui brûle, mais trop fragiles remparts et toujours à lâcher bien vite et passant outre à travers une belle dentition avec des dents naturellement régulières et bien alignées et ce diastème, les dents de la chance, elle le disait elle-même, et on sentait de suite l'écart entre cette croyance populaire et ce qu'elle pensait de sa vie et sa langue aussi je m'en souviens bien, si pointue qu'avec elle toucher le dessous de son nez elle pouvait. Elle trouvait les mots, le phrasé et les gestes pour dire le drame, le porter au plus haut qu'elle pouvait, mais la voix restait en deçà. Comme butée dans le refus de participer. Dans une famille où le père était ténor et les frères aussi. Depuis toute petite être celle qui chante faux, ce que ça fait à la voix. Comment lui accorder assez d'importance pour la faire vibrer ? Ou développer son coffre quand au-dedans de sa cage thoracique le cœur a un défaut et devoir vivre avec toujours cette obligation de le ménager. Sa voix de tragédienne n'était pas née. De sa voix de consolation ou de sa voix de colère, je me

souviens. Peu à peu à écrire tout autour, il me semble distinguer quelque chose du côté de l'oreille et c'est timide. Me souvenir de sa voix il faudra bien, pour écrire ce livre, mes fautes d'orthographe aussi ont une histoire.

Ce qui se transmet de mère en fille comme le drame. Peut-être depuis le récit d'elle, l'amie qu'on était venue chercher dans la nuit, et qui était mère de quatre enfants, endormis lorsqu'en pleine nuit Miette avait agité la cloche à la porte de la maison, après avoir poussé la grille qu'on ne fermait jamais à clé et toute la maison réveillée au milieu de la nuit et c'était temps de guerre et de couvre-feu, mais elle, l'amie, institutrice et mère de quatre enfants, elle que la peur semblait toujours avoir épargnée, le récit qu'à son retour elle en ferait, depuis les mots chuchotés pour que les enfants n'entendent pas, et comment ce que sa propre fille devenue mère à son tour raconterait à sa fille, les mots qu'elle choisirait et les phrases et le geste de la main balayant tout le devant de

son corps pour évoquer l'ampleur de la tache sur la robe de la mère de Marie-Jeanne, la fille du Dr Pirlot qui s'était vidée de son sang dans les bras de sa mère, faute d'une pique parce qu'elle était hémophile.

Et le choix des mots pour raconter l'histoire et le ton et le goût du lyrisme dans mon écriture, c'était aussi une histoire de transmission. Jusqu'à cette petite qui n'était pas ma chair, qui n'était pas mon sang, même si elle m'appelait Mamy, ce que j'avais cru lire dans ses yeux tout à coup, tandis qu'allègrement je lui chantais *Malbrough s'en va t'en guerre* enchaînant joyeusement croyant la distraire moult Miroton, Mirotaine, une fois arrivée à *aux nouvelles que j'apporte vos beaux yeux vont pleurer*, paroles du page venu annoncer à la dame que son mari est mort, est mort et enterré, est mort et enterré, la voix chevrotante d'une tristesse contenue, ma chère petite m'avait interrompue d'un *mais il est mort Ma brouck ?* et le flot de questions qui avait suivi *il a existé ? , pourquoi il est mort ? , c'était où la guerre ?*, tandis que navrée je ne pouvais que répéter, mais c'est une histoire, ce n'est pas vrai, ce n'est pas la réalité,

c'était il y a longtemps, Malbrough n'existe pas.
Le temps qu'il m'avait fallu pour la consoler.
Ce que l'on transmet à notre insu. Tout ce qui
coule.

FIN

Documenter c'est écrire

1. <https://youtu.be/-ax6bXjAABE>
2. <http://leblogdecallisto.blogspot.com/2013/10/une-tres-belle-kayser-et-lhistoire-de.html?m=1#:~:text=L'ann%C3%A9e%201882%20est%20cruciale,environs%20de%20l'ann%C3%A9e%201895.>

3.

4.	LE RATIONNEMENT PENDANT L'OCCUPATION (free.fr)	120 gr de
	viande en France par semaine, raconter	
	le dégoût de la viande de marie-jeanne,	
	son lapin qui avait disparu, volé par le	
	voisin sans doute et mangé.	

TITRE DU LIVRE

À PROPOS DE L'AUTEURE

Faire un livre pour moi, c'est désormais précisément à partir de ces textes que j'écris avec vous à partir des propositions de François et je les conçois d'emblée pour qu'ils s'intègrent dans l'idée que je me fais du livre à venir. Ils sont pensés ainsi dès leur conception. Donc bien sûr les textes écrits en atelier avec bien d'autres qui s'écrivent en relisant le manus principal ! Je lis et ils s'écrivent et petit à petit émerge le projet global du livre qui ne se révèle vraiment que peu à peu et une fois le livre achevé. C'est quand on l'a écrit, qu'on découvre ce qu'on voulait écrire en écrivant au fur et à mesure. Le "Tout ce qui coule" est le dernier de la trilogie entamée depuis que je participe à ce qui étaient des cycles dans Tierslivre et est devenu l'atelier permanent, un même livre pouvant s'écrire sur plusieurs cycles. Le "Elle parle des corps" traite de la souffrance engendrée par l'abandon depuis différents corps de femmes, "Heurter" est centré sur la vie de Madeleine et présente des scènes d'un huis-clos familial et l'étouffement qui en résulte et a des répercussions sur les corps de tous ceux autour, tandis que "Tout ce qui coule", à travers le récit familial d'un drame qui touche une famille en périphérie interroge l'origine de l'écriture, ce besoin de chercher derrière ce qui s'est raconté, fixer une vérité quitte à la construire de toute pièce. Voilà mon chantier !

J'espère qu'il me reste encore au moins trente années d'écriture pour écrire tout ce que j'ai à écrire. Trois livres publiés aujourd'hui. Côté vie privée, parmi ceux pour qui j'accepte de réduire mon temps d'écriture... un peu... il y a un homme que j'aime, une famille recomposée d'enfants adultes autonomes ou presque, cinq en tout, deux petits-enfants et un qui vient de sortir du four, quelques amis, et bien sûr beaucoup d'animaux...